

L'"Abeille du Gâtinais

l'Abeille du Gâtinais. 1898/12/03.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

L'Abeille du Gâtinais

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

DEPOT LEGAL
Loiret
97 944

ABONNEMENTS
A «L'ABEILLE» ET A SON SUPPLÉMENT
Loiret et Départem. limitrophes, Un An, 7 fr.



BUREAUX
à CORQUILLEROY, par MONTARGIS (Loiret)

ABONNEMENTS 8 fr.
A «L'ABEILLE» ET A SON SUPPLÉMENT
Départements non limitrophes, Un An, 8 fr.

Imp. de «L'Abeille du Gâtinais».



Le drame du Boulevard du Palais
Tentative d'assassinat sur un juge d'instruction.

RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

La question d'Orient est, depuis un demi-siècle, un perpétuel danger pour la paix du monde. Elle restera, longtemps encore, le cauchemar des diplomates. C'est au moment précis où l'on avait tout terminé, où il semblait que l'ordre et la paix allaient régner incontestablement que de nouvelles complications surgissent, menaçant de tout remettre en question.

La domination turque, après avoir duré deux siècles et demi, s'est définitivement effondrée en Crète. Le départ de toutes les troupes turques, la remise aux amiraux des villes et des forts candiotes, l'arrivée du prince George de Grèce ont marqué autant d'étapes vers la délivrance de cette malheureuse île. Comme d'ordinaire, la politique turque a cherché un bouc émissaire pour venger ses humiliations et ses mécomptes. Djavad Pacha, l'ancien gouverneur de la Crète, a été arrêté et conduit à Damas pour avoir exécuté trop à la lettre les ordres de son maître. Cette vengeance mesquine ne change rien pourtant au résultat final, et les hommes d'Etat européens pourraient se croire délivrés d'un grave sujet d'inquiétude si des points noirs n'apparaissaient à la même heure dans les Balkans.

La Bulgarie et la Serbie cherchent depuis de longues années un débouché sur la mer. Une action sourde, mais violente, les pousse vers Salonique et Andrinople. Au moment où le prestige du sultan vient de subir une grave atteinte, où les compétitions des grandes puissances laisseraient peut-être le champ libre à une action décisive, il semble que les petits Etats balkaniques se préparent à entrer en scène. Faut-il voir dans les menaces peu déguisées qu'ils font entendre une simple tentative d'intimidation? C'est fort possible, mais cette question orientale nous a habitués à tant de surprises qu'il n'y aurait pas lieu de s'étonner si dans cette nuit noire d'intrigues changeantes et compliquées on voyait apparaître tout à coup le brusque éclair d'un fait positif.

L'Orient nous a menacés d'un danger non moins grave, mais qui paraît à l'heure actuelle heureusement conjuré. On se rappelle encore l'émotion que causa l'apparition inopinée de la terrible peste asiatique, la mortelle *tchouma*, à Vienne, en plein centre de l'Europe.

Ceux qui ont failli nous amener l'épouvantable maladie viennent de quitter l'hôpital. Ce sont deux petits cultivateurs du village de Laa (Autriche).

Leur fils, infirmier à Vienne, avait été la première victime du bacille rapporté par le Dr Müller.

Après son décès, on eut l'imprudence de leur remettre les effets d'habillement du défunt qu'ils se refusèrent à faire désinfecter, étudiant par une fausse déclaration les prescriptions médicales.

Mais l'enquête sévère menée à la suite des premiers décès fit découvrir le subterfuge et les époux Barich furent enlevés de force et soumis à une quarantaine rigoureuse. On vient de les reconnaître définitivement indemnes. Mais ils ne quitteront l'hôpital que pour la prison, heureuse encore d'en être quittes à si bon compte.

On a tout récemment inauguré à Paris un musée consacré surtout à l'art d'Extrême-Orient, et dû aux libéralités d'un financier italien, Cernuschi, qui avait réalisé dans diverses spéculations une immense fortune. On a rappelé à ce propos quelques curieuses anecdotes qui montrent une fois de plus que les hommes les mieux organisés pour une fonction déterminée se trompent fort souvent eux-mêmes sur leur véritable vocation. C'est ainsi que Cernuschi avait exercé d'abord la profession de boucher.

Il avait été frappé par les expériences faites dans diverses localités par les Sociétés alimentaires et, profitant du décret de 1836 qui proclamait la liberté de la boucherie, il avait ouvert des boutiques dans différents quartiers de Paris.

Cernuschi n'exerçait pas son métier en amateur : il allait régulièrement aux marchés de la banlieue.

Il tâtait les bœufs, maniait les lots de moutons. Il achetait aussi directement aux engraisseurs, se rendait à toutes les foires importantes, s'initiait à tous les secrets de la cheville et de la vente du gros et du demi-gros.

Au bout de trois ans, il avait perdu plus

de 100.000 francs et se hâta de liquider pour ne pas aboutir à la faillite.

— J'ai recueilli de cette expérience, disait-il souvent à ses amis, qu'il faut autant de capacité, de prudence, d'esprit de combinaison, de savoir-vivre pour être boucher que pour être un grand financier.

Tous les compatriotes de Cernuschi ne sont pas favorisés comme lui par le sort. La crise économique dont l'Italie souffre, depuis des années, paraît avoir redoublé d'intensité.

Il n'est pas rare de voir des avocats et des avoués, en Sardaigne et en Sicile, recevoir leurs honoraires en nature, soit en blé, en huile, en vin, en œufs ou en poulets. Beaucoup d'avocats acceptent, pour vivre, n'importe quel emploi qui leur permette de joindre les deux bouts; il y en a même qui font, à temps perdu, le métier de relieur! Bertarelli, dans le *Grido del popolo*, nous rappelle que, parmi les ouvriers terrassiers embauchés dans les travaux du chemin de fer du Congo, il y avait une vingtaine d'avocats italiens.

Cette semaine nous a apporté une nouveauté qui ne manque pas d'intérêt. Il ne s'agit rien moins que d'une bicyclette-harmonium. L'appareil musical est fixé aux poignées de la machine. Il peut jouer pendant une heure entière une centaine d'airs variés. On s'attend, paraît-il, à d'ingénieux perfectionnements.

Il en est un que nous recommanderions aux ingénieurs inventeurs : ce serait un déclanchement automatique permettant d'adapter l'air aux circonstances et aux températures. Ainsi les âmes tendres adopteraient plus spécialement des airs de romances sentimentales, tandis qu'au contraire les tempéraments martiaux s'entraîneraient avec des accents guerriers. Dans les montées rapides, on entendrait la charge sortir de sous la selle et l'on prendrait la forte « pelle » aux accents émus du *Miserere* de Verdi.

Horrible! horrible! dirait Hamlet, mais les philosophes moroses verront peut-être cette nouveauté d'un bon œil : il y a là de quoi dégouter pour toute la vie et de la bécane et de la musique.

NOS GRAVURES

LE DRAME DU BOULEVARD DU PALAIS

TENTATIVE D'ASSASSINAT SUR UN JUGE D'INSTRUCTION

M. Boursy, juge d'instruction à Paris, sortait du Palais lorsqu'une jeune fille, se précipitant à sa rencontre, tira sur lui plusieurs coups de revolver. Voici quelles étaient les causes de cette tentative criminelle :

Un brave ouvrier, M. Hingue, avait été dépouillé de la petite fortune qu'il avait péniblement amassée, par des aigrefins qui avaient fait miroiter à ses yeux de brillantes spéculations.

Il avait déposé une plainte contre les escrocs; mais la justice n'avait pu le faire entrer en possession que d'une minime partie de son avoir.

M. Boursy avait été commis à l'instruction de cette affaire, et, devant l'insuccès relatif, M^{me} Hingue avait conçu contre lui une irritation très vive, qui devait bientôt se manifester de la façon violente que l'on sait.

M. Boursy a reçu une balle dans la tête. Son état, fort heureusement, ne présente pas de gravité.

LUTTE CONTRE UN TAUREAU FURIEUX

Une terrible lutte, dans laquelle un homme a perdu la vie, a eu lieu à Vienne (Tarn), entre un taureau et trois cultivateurs. Un de ces derniers, nommé Carayon, faisait paître le troupeau lorsqu'il fut assailli par un des taureaux subitement devenu furieux : une lutte des plus émouvantes s'engagea entre la brute et l'homme qui fut piétiné, roulé et frappé de coups de cornes.

Aux cris poussés par le métayer, deux courageux citoyens nommés Gleyses et Vayrette accoururent, mais le taureau d'un coup de tête envoya rouler Gleyses dans un ravin profond de 10 mètres et ce ne fut qu'à coups de hache que Vayrette put se défaire de son adversaire.

Transporté à son domicile, le malheureux Carayon n'a pu survivre à ses blessures; il laisse une veuve et deux enfants. Quant à Gleyses, bien que son état soit grave, les médecins espèrent le sauver.

LE MEURTRIER

LÉGENDE INÉDITE

L'orage éclata dans la montagne avec une soudaineté stupéfiante. Des chênes déracinés roulaient aux pentes abruptes du Laichamp. Les grondements du tonnerre s'unirent à la voix superberement sauvage des profondes forêts des Vosges.

Tout à coup, l'airain du cloître gothique de Sainte-Odile trembla doucement.

Le duc Jean lui-même allait s'agenouiller lorsque la châtelaine, comme lui vieille et couronnée de la neige des ans, lui vint dire qu'un inconnu le demandait dans le parc, si faible qu'il ne pouvait plus marcher.

Ils descendirent tous deux et marchèrent dans les allées trempées de pluie. Le vent qui ployait les arbres puissants ouvrait dans l'air, sur leurs têtes, des coupoles végétal s où le ciel au flottement pressé apparaissait, chargé de haine pour la terre.

L'inconnu portait le costume des bergers : une peau de chèvre noire, un bonnet en peau de mouton. Ses pieds étaient enveloppés de lanières de cuir qui laissaient voir les orteils et leurs cicatrices provoquées par des sauts mal calculés sur les rochers des hauteurs.

— Voici, dit-il. Deux hommes, l'un riche et l'autre pauvre, l'un paysan et l'autre enfant d'un puissant seigneur appelé duc de Marleinhem, prince du Ban-de-la-Roche et d'Alsace, margrave des pays que domine la cime du Donon, aimaient tous deux la même femme, et cela en tout honneur, je vous le dis, seigneur Jean, duc de Marleinhem. Il fut dans le destin du pauvre d'obtenir l'amour disputé, mais le riche se vengea de lui en le frappant pendant son sommeil, tout à l'heure, à l'aube, au moyen d'une hache de chasse. Mon sang a rougi les bruyères devant ma hutte et a souillé ma toison : voyez, seigneur!

Il laissa glisser légèrement la peau de chèvre qui le couvrait et sa nuque apparut. Un coup terrible l'avait ouverte. Les lèvres monstrueuses de la plaie avaient des reflets violacés.

— Je ferai justice, dit le duc Jean.

— Vous ne le pourrez, car mon meurtrier, auquel j'ai dit : mes jambes ont encore assez de force pour me porter vers le margrave auquel je demanderai vengeance, n'osera plus paraître devant vous.

— Tu guériras, berger, dit la châtelaine.

— Non, je meurs...

Il tomba la face en avant, et la châtelaine, qui s'était penchée pour le secourir, pleura, agenouillée près du cadavre.

Le duc releva le corps et le traîna sous les arbres incessamment secoués. Malgré les ans accusés par ses cheveux tout blancs, sa force était grande encore et sa vigueur était de race. Il ne voulut pas rougir devant ses gens du meurtre infâme. Il fut avec le corps jusqu'à la chapelle cachée sous des tilleuls en fleurs au fond du grand parc.

La châtelaine se lamentait, car elle aimait son fils Enguerrand d'un amour idolâtre. Elle savait le duc inflexible. Il n'avait pas dans son aire un grain de blé de ses manants. Ses mains étaient pures et son cœur était fort. Il dit à l'archer du guet de sonner du cor au sommet de la tour, afin de rappeler son fils, parti pour chasser les sangliers dès l'aube, vers le château-fort.

— Seigneur duc! murmura la châtelaine.

Il comprit la supplication et la prière qu'elle n'osait ouvertement formuler. Il ne répondit pas. Il la regarda seulement. Ses yeux fixés vers les cieux suivirent aussi le vol d'un aigle qui, victorieux de la tempête, planait avec majesté sous le noir échafaudage des nuées galopantes.

Il compara mentalement son cœur à l'oiseau qui poursuivait sa course dans l'espace, en jetant des cris d'appels sonores pour rassurer sa femelle et ses aiglons, quoiqu'il eût au-dessous de lui le gouffre des vallées où s'écrasait le tonnerre, et, sur l'envergure de ses ailes déployées, la source immense de l'orage.

Il laissa le corps étendu sur les dalles. Il fut à l'autel qui était recouvert d'un drap noir, car c'était la veille du Vendredi-Saint. Puis il déchira la voile noir en deux parties; avec l'une il enveloppa le corps et fut l'étendre derrière l'autel, dans l'ombre du chœur à peine éclairée par la lueur de deux cierges. Quand il reparut au haut des marches, la blancheur de ses cheveux s'était encore accentuée! Il saisit la corde de la cloche et l'agita follement. Elle résonna dans l'ouragan.

On entendait au dehors le bruit rythmique de la pluie sur les feuilles et les cris apeurés des orfraises qui luttèrent contre le vent.

... La nuit vint et s'augmenta dans la chapelle de l'ombre projetée par les branches des tilleuls aux fenêtres ogivales.

— Seigneur! murmura la châtelaine en s'adressant au ciel, sauvez-nous du malheur!

Le duc Jean la regarda. Le vieillard avait les yeux fixés avec, dans les prunelles dilatées, le reflet fatal d'une folie douloureuse et muette.

Emu par les pleurs de la pauvre femme, il lui parla. C'était toujours le même accent de tendresse, mais ce n'était plus la même voix. Elle osa prononcer le mot que son cœur maternel lui dictait :

— Pardonnez!

Il lui répondit d'un geste : il indiqua les sépultures de pierre des aïeux rangées en cercle à l'extérieur des bancs de la chapelle. S'il ne punissait pas le crime, les morts qui dormaient là pouvaient surgir des sépultures et lui demander compte de l'honneur, fleuron précieux que tous avaient laissé intact à la couronne ducal.

Elle s'écroura près de l'autel et pria. Puis elle se redressa et poussa un cri. La main droite étendue vers la porte de la chapelle, le duc Jean

maudissait un éphèbe à genoux. C'était Enguerrand. Ses traits étaient bouleversés, ses longs cheveux étaient en désordre. Il était ruisselant de pluie.

Il avait un profil pur. Son cou gracieux et blanc s'élançait d'un col de velours noir avec la beauté ferme d'un lis.

Il s'adressa au duc Jean pour lui dire : « Je suis à genoux et repentant devant Dieu, devant ma mère et devant vous. »

Le vieillard prit un livre à la droite du chœur et lut :

« Celui qui tuera par l'épée sera frappé par l'épée. »

Enguerrand, vous aurez jusqu'à minuit pour vous repentir et prier près du cadavre. Si vous entendez des pas, vous ne vous dérangerez point, car ce sera moi.

Je placera près de la première marche de l'autel, face à mes pas, qui tous pourront ainsi me voir, un billot sur lequel vous poserez votre tête. Vous vous couvrirez de cette partie de voile noir, car si je vous apercevais à l'instant du châtement, mon bras pourrait faiblir pour frapper celui que j'aimais tant.

— Mon père, pardonnez-moi, je suis si jeune pour mourir!

— Je vous frapperai par la hache, ainsi qu'il vous advint envers votre victime. Mais quand votre âme aura quitté la terre, je vous baisera au front, mon fils, couronnant l'acte de ma justice par un pardon qui entraînera celui de Dieu.

Il se retira : alors la châtelaine ouvrit ses bras. Enguerrand s'y précipita, s'y blottit, semblable au frileux petit d'une hirondelle qui recherche, pour dormir, l'endroit le plus chaud du nid. Et la duchesse se lamentait avec son enfant.

Mais la vue d'un tableau qui représentait Joseph et Marie fuyant vers l'horizon de l'Égypte, lui suggéra une pensée de sacrifice.

Elle pressa plus fort contre elle Enguerrand et lui parla très bas. Elle le regarda et sourit : tous deux étaient de la même taille.

— Oh! non, non, ma mère! dit-il, que ce soit moi, mais non pas vous!

— Je le veux! dit-elle, et c'est de votre obéissance que dépendra mon pardon absolu.

Elle tint longtemps embrassée. Elle quitta la chapelle par une porte dérobée qui s'ouvrait sur la forêt. L'accalmie régnait alors aux voûtes de la nuit magnifique. Les châteaux féodaux qui s'élevaient dans l'éloignement au milieu des chênes antiques s'éclairaient de la flamme dorée des étoiles. Son cœur soulevé par l'ardeur soutenue de la marche, battait avec rapidité. Quel était le but à ses pas? Sainte-Odile. La sueur inondait son front, et elle dut s'arrêter pour reprendre haleine lorsqu'elle fut en vue de la pelouse plantée d'ormes du cloître silencieux, entouré de profonds précipices.



Elle arpenta l'allée mal tracée, chercha l'anneau rouillé qui pendait contre la muraille d'enceinte, et ce fut Taël, le prêtre austère, qui lui vint ouvrir.

Elle dit le motif de sa visite nocturne; il partit et revint porteur d'un habit de moine pénitent, qu'il lui remit.

Elle lui dit aussi, avec des larmes, ce qu'elle allait accomplir. Elle se courba : le prêtre traça sur elle le signe du pardon pour la bénir. Elle se tint un instant humble et recueillie sous le geste de Taël, puis elle hâta son retour.

L'arome des pensées sauvages et des sauges qui criblaient le gazon des hauteurs imprégnait l'air. Au contact de la pluie récente, le parfum des jeunes feuilles et des pousses nouvelles était plus pénétrant et plus doux. Là-bas, vers l'est où roulaient les flots du Rhin, le Donon élevait sa croupe majestueuse jusqu'au front même des nues, les cimes forestières du Climent et du Laichamp unissaient leurs harmonies sous la majesté de la nuit.

... En regagnant la chapelle par les profondeurs du parc, elle avait aperçu le duc Jean assis auprès d'une fosse qu'il venait de creuser. Il pénétra peu après dans le lieu de prières, il s'approcha de l'autel où déjà le billot et la hache attendaient.

Il entendit derrière le chœur des sanglots et des murmures. — Il pensa :

« C'est la châtelaine qui pleure et c'est Enguerrand qui prie. »

Il se retira ainsi qu'il l'avait dit. Il attendit à l'extérieur sur le seuil. Il perçut des bruits de pas sur les dalles, puis ce fut le silence.

Le duc Jean était obéi.

Il revint à l'intérieur de la chapelle. Le corps, complètement recouvert, était étendu sous le voile noir. Nul frémissement ne l'agitait.

Il leva la hache justicière et pesante à la poignée encerclée de fer à la base et au sommet, mais elle ne retomba pas.

Il fut arrêté par le bruit, derrière le choir, de la petite porte dérobée qui se refermait. Il attendit, croyant au départ de la châtelaine, puis il frappa.

Terreur et malédiction ! La tête qui roula sur la dalle était parée de cheveux aussi blancs que la neige ! C'était la châtelaine qu'il venait de décapiter. Il considéra longtemps, immobile et penché vers la dalle, sous la lune qui éclairait la mare sanglante, cette tête dont les yeux ouverts le regardaient encore.

Rempli d'horreur et de stupeur devant la grandeur du sacrifice, il fut enfin vers les tombeaux de ses aïeux. Il s'inclina devant chaque sépulture, comme pour dire aux morts : « L'honneur est sauf et tout est consommé. »

Pendant ce temps, un jeune homme, portant le costume des moines pénitents s'en allait par les bois vers le monastère de Sainte-Odile, où Taël priait pour celle qui n'était plus.

EDMOND LOUX.

LE MARIAGE DE BERNARD

Vous vous êtes souvent demandé, j'en suis certain, pourquoi Bernard, le marchand de tonneaux, ne s'est jamais marié.

Il a bien failli cependant. Voici d'ailleurs exactement ce qui s'est passé. La fiancée de Bernard habitait Asnières, comme vous et moi. Son père était ce fameux Dupont d'Asnières dont il est si fréquemment question.

Il y avait une jolie dot et Bernard était le plus heureux des hommes.

Le jour du mariage arriva. Dès le matin, Bernard, en habit, comme il se doit, se rendit à Asnières.

Il y avait là toute la famille : le cousin de Sannois, l'oncle de Mantes, et aussi la tante de Pontoise, et même le parrain de Rambouillet, vous savez, celui qui est si riche.

Le cortège se formait déjà ; on allait partir pour l'église, lorsque tout à coup Bernard poussa un cri.

— Mon billet de confession !... J'ai oublié mon billet de confession !

Consternation générale, comme bien vous pensez.

Enfin, l'oncle de Mantes, qui était une forte tête (on devait lui faire ses chapeaux sur mesure) dit :

— Eh bien ! allez vite le chercher. Vous avez juste un train à onze heures cinq. Vous serez à Saint-Lazare dans dix minutes. Vous sauterez dans l'omnibus et, avant une demi-heure, vous serez de retour. Il sera encore temps : la messe n'est que pour moins le quart.

Ce que fit Bernard. Seulement, en revenant à la gare Saint-Lazare, dans son trouble, Bernard sauta dans le premier train qu'il rencontra sous sa main.

Comme bien vous pensez, ce n'était pas le train de banlieue, mais bien le rapide du Havre ! Bernard s'aperçut de sa méprise au moment où le train repartait de Rouen.

Hein ?

Croyez-vous ?

Quelle guigne ! Et la noce qui l'attendait toujours !

Arrivé au Havre à trois heures, Bernard, vexé,...

dame !... télégraphie à Asnières :

« Tropic de ruine. Suis au Havre. Reviens cette nuit. Patientez ! »

Et, en attendant six heures, où partait l'express pour Paris, Bernard fit un tour dans la ville.

Comme il était en habit et cravate blanche, quelques personnes le prirent pour un ministre.

Mais Bernard ne s'en montra pas autrement froissé et cela ne l'empêcha pas, à six heures, de courir à la gare.

Le train était là. Il allait le prendre.

Mais tout à coup deux gendarmes bondirent sur lui, le happèrent et l'entraînèrent chez le juge d'instruction !

Qu'vous dirai-je ?

Il n'y a qu'à Bernard que de telles aventures peuvent arriver.

On l'avait pris pour le vampire de Paimpol et il eut beau jurer sur la tête de sa future belle-mère qu'il était marchand de tonneaux, on l'embarqua sur-le-champ pour le remettre immédiatement entre les mains du parquet de Paimpol !

Là, par exemple, l'erreur fut vite reconnue : le véritable vampire avait deux centimètres de plus que Bernard.

Ce fut ce qui le sauva. A quoi tient pourtant la vie d'un homme ?

Comme on le devine, à peine libre, Bernard en profita pour écrire aux Dupont d'Asnières :

« Suis à Paimpol, suite d'erreur judiciaire. « Serai de retour demain au plus tard. Patientez ! »

Et, en attendant le train qui devait le ramener à Paris, Bernard s'en fut balader sur le port.

Des bateaux étaient là : une petite flotte. Un homme en surtoit l'accosta et, ricanant, lui dit :

— Hé ! l'homme à l'habit, tu viens pas faire un petit tour avec nous ?

— Où ça ?

— En mer, sur ce petit bateau. — Tiens, se dit Bernard *in petto*, j'ai quatre heures avant mon départ. Si j'en profitais pour m'offrir une petite promenade sur l'eau.

Et, s'adressant à l'homme : — Ça sera-t-il long, ce petit tour ? — Rien qu'un *miol*... Venez toujours.

Et Bernard suivit l'homme. Douze minutes après il était à bord d'une des embarcations qui bientôt prit le large.

Quand, au bout de cinq heures, il vit qu'on ne revenait pas, il fut assez surpris d'apprendre qu'il était sur un morutier en partance pour l'Islande.

L'auteur de cette petite farce s'en tordait les côtes de rire.

Huit jours après, en débarquant à Reikiavik, son premier soin fut de télégraphier au père Dupont.

« Suis en Islande. Pêche la morue. Serai de retour dans cinq ou six mois. Patientez ! »

Par retour du câble il reçut cette réponse : « Tout est rompu, mon gendre. Vous n'aurez pas ma fille... On ne court pas deux lièvres à la fois. »

Et voilà comment Bernard ne s'est pas marié ! Mais, le plus triste de l'histoire, c'est que, tandis qu'il se rendait en Islande, Bernard avait retrouvé son billet de confession dans la poche de son habit !!!

RODOLPHE BRINGER.

LE LIS

Les derniers rayons du soleil couchant dorant la colline. Le jour s'efface, et les premières lueurs du crépuscule se jouent dans les frondaisons des grands bois.

Les pâquerettes ont fermé leur gentille corolle. Elles dorment et la brise du soir les berce doucement, pendant qu'un léger brouillard met des perles sur leurs robes blanches et roses, qu'un papillon atardé les effleurant de ses ailes, dépose un baiser sur leurs tiges inclinées. La mouche bourdonne avant de s'endormir, les petits oiseaux ont fini de gazouiller leur prière du soir. Tout est silencieux. Seule, la voix du rossignol s'élève, claire et pure, et monte vibrante vers le ciel que les étoiles commencent à illuminer.

Près de là est le nid du gentil chanteur, dans un buisson de chèvrefeuille, tout auprès d'un grand chêne. La couvée promet d'être belle, et il chante pour distraire sa compagne, que l'amour maternel retient loin de lui.

— Je t'aime, dit-il en sa chanson harmonieuse. Tout repose, moi je veille sur toi.

Tout à coup, l'oiselet dresse la tête, son petit cœur bat ; sa chère couvée est menacée.

Non. Ce n'est qu'une alerte. Une jeune fille et son fiancé qui passent par là, chantant eux aussi leur duo d'amour. Le rossignol la reconnaît. C'est Lilia, que les villageois ont surnommée le Lis. Ce n'est pas elle qui ferait du mal à la petite famille. Ce n'est pas non plus Vincent, son amoureux ; il ne pense qu'à celle qui, dans quelques semaines, va devenir sa femme.

Lilia s'assied au pied du chèvrefeuille où est caché le nid du rossignol, sa robe blanche étalée sur un lit de myosotis, semblable à une perle entourée de turquoises.

Lilia et Vincent écoutent la chanson du musicien ailé.

Le jour s'est levé dans un brouillard ; le soleil boude ce matin. Le temps est sombre et les grands bœufs roux qui vont aux champs marchent lentement d'un air inquiet et d'un pas lourd. Les oiseaux se taisent. Il y a des angoisses dans l'air. Le cœur de Lilia est à l'unisson de la nature.

Trois jeunes filles se dirigent vers la fontaine, leurs jupes retroussées, les pieds bruns dans des sabots luisants, la croix d'or au cou et les cheveux blonds ou bruns leur faisant une auréole.

C'est à la fontaine que se débitent les cancans du village.

— Iras-tu à la noce de Lilia Nelly ? demande l'une d'elles.

— Oui, ce sera joli. On dansera et il y aura des feux de joie, parce que c'est la fille de Monsieur le maire qui se marie.

— Tiens, il ne manque plus que ça. Vaut-elle mieux que les autres cette mijaurée ? dit Magdeleine.

— Pour sûr, non ! Pauvre Vincent ! il croit que Lilia est la plus honnête, il se trompe ! Il n'a qu'à demander à Claude ; celui-là en racontera.

Magdeleine est enchantée, elle vient d'apercevoir Vincent. Elle laisse ses compagnes s'éloigner.

La belle enfant arrête le jeune homme, histoire de demander des nouvelles de Margot son amie. Maintenant, elle parle.

Lilia est certainement très bonne et a toutes les qualités. Mais, hélas ! personne n'est parfait. Au bout d'un quart d'heure, Magdeleine a rempli d'amertume le cœur de Vincent.

Oui, il y avait des angoisses dans l'air... Tout est fini ; le mariage de Lilia est rompu. Son cœur est brisé, et le nid du rossignol détruit par de méchants gamins.

Décembre est arrivé avec son cortège de glaces et de frimas. Les arbres ont l'air de squelettes enveloppés de linceuls blancs, la nature semble morte. Lilia aussi se meurt. Elle a fait demander Vincent et il n'est pas venu. De sa main défaillante, elle a tracé deux mots à celui qui l'a tuée.

« Dieu saura bien te prouver, Vincent, que je suis toujours restée pure, et que je suis toujours digne du nom de Lilia. »

La cloche de l'église sonne lentement. Un convoi tout blanc traverse le village, sur la route toute blanche aussi, et sous les arbres poudrés de frimas.

Tout est fini. Vincent est là près de la fosse ouverte, et il y voit descendre celle qu'il a tant aimée. Quelques pelletées de neige jetées sur le cercueil, et c'est tout.

Si le rossignol avait été là, posé sur une croix, il eût élevé sa voix harmonieuse vers le ciel, pour chanter le *Te Deum* des bienheureux.

Il y a quelques semaines que Lilia est morte. Sa mère l'a suivie. Aujourd'hui on va réunir la mère et l'enfant.

Tout le village est là devant la tombe. Chose étrange en cette saison, un lis plus blanc que la neige, balance sa corolle ; on va l'arracher, on creuse, on creuse toujours, bientôt on aperçoit la bière où dort Lilia.

Le lis semble sortir du cercueil. Chacun se regarde étonné.

Le prêtre fait ouvrir la bière et la jeune fille apparaît, calme et souriante.

Vincent se penche, l'œil hagard. O miracle, les racines du lis étaient dans le cœur de Lilia !

Les incrédules diront : Un lis dont les racines sont à six pieds sous terre !!! L'amour n'a-t-il pas des racines plus profondes encore !

ROGER LEROY.

LA ROCHE DE L'ASSASSIN

Sur la montagne de la Charbonnière, près de Saint-Pé, il existait et il existe peut-être encore une vieille femme dont la réputation s'étendait à plus de deux lieues à la ronde. Chaque année la mère Paquèle racontait du nouveau : elle avait tant vu ! si bien retenu ! Tour à tour plaisante ou terrible, elle faisait pâmer de rire ou dresser les cheveux sur la tête de ceux qui l'écoutaient.

Quand le vent soufflait fort, que les ravins rejetaient avec bruit leurs eaux gonflées, que les chiens effrayés faisaient entendre des aboiements lugubres, les jeunes filles demandaient à la mère Paquèle une histoire bien triste, bien triste, une histoire de revenants !

« Non pas, mes enfants, dit un soir la vieille femme, les revenants, c'est des meneries. Je vas vous raconter des choses vraies, que j'ai vues de mes propres yeux :

« Vous connaissez le mont Perdu, qu'on voit là-bas, si haut, si pointu, si isolé ; eh bien ! dans les environs, il y a d'autres monts presque aussi pointus, presque aussi hauts, mais pas si isolés, comme vous savez bien.

« Or, sur un de ces monts vivait une famille composée du père, de la mère et de quatre marmots qui auraient tenu sous une cage à poulets ; et pour faire vivre tout cela, deux vaches, deux chèvres ; dans l'été, les truites du Gave, et dans l'hiver le pain de sarrasin qu'on avait récolté sur un petit champ proche de la chaumière.

« Marthe, la ménagère, active et laborieuse, filait pour que ses enfants eussent une chemise neuve le dimanche, et qu'elle pût, à la Notre-Dame d'août, porter une chenevotte de lin à la Vierge de Lesselle. Péto, au contraire de sa femme, était un paresseux qui oubliait que les longs jours d'été ne nous sont donnés que pour travailler plus longtemps et afin d'amasser pour les mauvais jours d'hiver.

« Voilà que par malheur, une année, le sarrasin vint à manquer ; de gros orages arrivèrent en septembre, comme le bétail était encore aux champs ; les vaches furent tuées et aussi une des chèvres. Les neiges vinrent que Marthe avait bien peu de provisions.

« Dam ! je vous laisse à penser si la misère fut grande dans la cabane de Péto ! On fit les parts de chacun, et si petites, que souvent après le souper les enfants disaient : « J'ai faim ! » Marthe, le cœur gros, les embrassait en guise de pain.

« Pour Péto, il murmurait sans cesse, et quand sa femme venait pour le consoler, il la repoussait.

« Puis au risque de se rompre le cou, il courait par la montagne et allait quêter des secours chez ses amis ; mais la saison avait été mauvaise pour tout le monde, et il n'obtenait presque rien, parce qu'il ne pouvait payer ce qu'il demandait.

« Un soir qu'il rentrait chez lui les mains vides et plus sombre encore que de coutume, v'la qu'il entend des cris ; il regarde autour de lui, il ne voit rien. Les cris recommencent ; il s'arrête, et au fond d'un ravin qu'est-ce qu'il aperçoit ? un homme qui criait et se lamentait ! Mais pas de chemin pour aller à lui ; pourtant c'était cruel de laisser périr un chrétien. Péto ne put s'y décider. Se cramponnant après la glace, en y enfonçant ses crochets de fer, s'accrochant à quelques racines, il parvint jusqu'à cet homme, auquel il tendit la main et ainsi l'aïda à remonter.

En route tous deux manquèrent dix fois rouler dans l'abîme ; car l'inconnu était sans doute affaibli par le froid et par ses blessures. Lorsqu'ils furent hors de danger, Péto l'engagea à venir passer la nuit dans sa chaumière, où Marthe le penserait. « Je ne suis pas blessé, répondit-il d'un air inquiet, en s'enveloppant de son manteau, et je peux rejoindre mes amis qui m'attendent au bas de la montagne... Je vous dois la vie : voilà ma bourse ; mais vous paraissez adroit et courageux... je reviendrai ; nous pourrions gagner de l'argent ensemble... Et attendant, ne dites pas que vous m'avez rencontré... il y va de ma vie et peut-être de la vôtre. Ajouta-t-il d'une voix sombre et menaçante. Adieu ! à bientôt ! » Et l'étranger disparut dans l'obscurité.

« Péto eut bien un moment d'effroi en recevant cette bourse ; mais le cri de ses enfants : « J'ai faim ! » revint à sa mémoire, et il se rendit aux fermes avec assurance ; car il savait que, grâce à son argent, il en rapporterait du pain... Marthe était déjà fort inquiète lorsque Péto rentra avec des provisions... « D'où vient ce argent ? demanda-t-elle à son mari. — J'ai été assez heureux pour sauver la vie à un homme, répondit Péto ; cet homme a été reconnaissant, et il reviendra même bientôt pour me faire travailler. » Marthe remercia le ciel de tout son cœur.

« Peu après, le soleil commença à devenir plus chaud, les neiges s'amollirent, et bientôt les montagnards se hasardèrent sur les sentiers périlleux. Alors, l'inconnu arriva à la ferme : « Je n'ai point oublié ma promesse, dit-il à Péto ; je veux répandre l'aïdiance dans votre famille. Voulez-vous venir avec moi ? — Volontiers », répondit Péto qui ne demandait pas mieux que de ne plus labourer la terre. A ces mots, Marthe pleura à l'idée de se séparer de son mari. « Mais il ne sera pas perdu, ma brave femme, reprit l'étranger ; dans deux ou trois jours il reviendra pour repartir encore, et toujours comme cela. » Elle ne répondit rien. Son mari l'embrassa, caressa ses enfants, prit son fusil et partit. Il fut huit jours absent. Marthe commençait à se désoler. Quand elle lui eut témoigné sa joie de son retour, arrivèrent les questions : « Où as-tu été ? qu'as-tu fait ? d'où vient ce nouvel argent ? » Péto répondit d'un air embarrassé. « Je... viens de la ville... Mon patron m'a occupé à... son



travail... et cet argent est la récompense de... mon ouvrage. — Il demeure à la ville, ton patron ? dit Marthe ; et quel métier fait-il ? — Il fait le commerce des bestiaux. — Et comment est-ce que tu l'aides ? — Je vais par les montagnes, et je reviens lui dire quand doivent passer les marchandises. » Péto se tut. Marthe le regardait toujours. « Prends garde, mon homme, lui dit-elle, il n'y a de bon pain que celui gagné honnêtement ! — Sois tranquille », répondit-il en lui tendant l'argent. Le lendemain Péto repartit. Deux jours après, Marthe en allaitant son dernier né remarqua qu'il était pris de convulsions, et en moins de deux heures le pauvre enfant mourut.

« Son mari revint dans la journée ; Marthe éplorée le mena près de leur petit mort : « Péto, dit-elle, cet enfant, c'était notre amour, notre trésor, et le ciel nous l'enlève, parce que nous sommes coupables. Ne dis pas non, je le sais : cet argent, c'est de l'argent volé ; ton travail, c'est celui d'un bandit. Nous ne sommes plus d'honnêtes gens, Péto, et si nous persévérons dans la vie criminelle que nous mènos, il n'y aura plus pour nous que malheurs. Mon cher Péto, nous avons été bien pauvres, c'est vrai ; mais nous avions toujours de la confiance entre nous. A présent, vois mes yeux : ils sont tout creux à force de pleurer. »

« Et tandis que Marthe parlait, il baissait les yeux : car elle disait vrai. Sa conscience lui avait aussi tenu le même langage ; Péto n'était, en effet, qu'un associé de brigand ; d'abord le besoin de donner du pain à ses enfants, puis ensuite le désir de gagner de l'argent sans se fatiguer, aux durs travaux de la terre le firent consentir aux propositions de l'inconnu, qui se disait seulement contrebandier. Peu à peu Péto en vint à lui dépister les voyageurs, et s'il n'avait pas porté la main sur eux, du moins il partageait leurs dépouilles. Mais aux paroles de Marthe, son crime lui apparut dans toute son horreur ; et, plein de confusion, il promit de rompre pour toujours avec le brigand. Le matin suivant ils firent rendre les derniers devoirs à leur enfant, et Péto partit pour aller au rendez-vous, afin d'annoncer au bandit qu'il voulait le quitter. Marthe passa la journée à pleurer. A minuit elle ne dormait pas encore. Le tonnerre grondait, le vent soufflait avec violence. Le Gave coulait furieux, entraînant les arbres que l'ouragan déracinait, les voutours et les orfraies, effrayés par la tempête, s'abattaient avec des cris de mort sur le chaume de la cabane ; les enfants dormaient. Alors on s'approcha de la

porte : ce bruit fit tressaillir Marthe, car elle ne put reconnaître les pas de son mari. Elle regarda avec effroi cette porte qu'autrefois elle aurait ouverte si vite : on frappa, et une voix lugubre, celle du brigand, cria : « Ouvrez, Marthe, c'est moi ! » Un frisson parcourut tout le corps de la pauvre femme.

« Une horrible pensée lui vint, elle se leva raide et froide; mais ses pieds n'avançaient pas. Le brigand frappa plus fort. « Marthe, ouvrez, cria-t-il encore; il est arrivé un affreux malheur. » A ces



mots, elle poussa un cri perçant, s'élança vers la porte et l'ouvrit. Le bandit était pâle, trempé de pluie et de sueur; des taches de sang souillaient ses vêtements. La femme de Pédro le regardait les yeux horriblement ouverts. « Marthe, dit-il d'une voix sombre, vous avez entendu la tempête? Nous étions en route pour venir ici, Pédro et moi; un éclair l'a ébloui et... — Et?... fit Marthe. — Et le pied lui a manqué; il a roulé dans un ravin. »

« Alors la figure de la veuve se contracta; s'élançant sur le brigand elle entr'ouvrit sa veste, et saisissant sa chemise tachée : « Et ce sang? s'écria-t-elle. — Ce sang, c'est le mien : au péril de mes jours, j'ai voulu sauver ceux de votre mari. »

« Voyez, je suis blessé. — Ah! fit Marthe avec un singulier sourire, vous êtes un bien bon ami ! » Et sans doute elle était effrayante à voir dans sa terrible douleur, car le brigand tremblait. « Le jour va poindre, dit-il, il faut que je parte; mais je reviendrai : je ne vous abandonnerai pas; c'est moi qui serai le père de vos enfants. » Elle l'écouta s'éloigner, puis se levant, elle étendit vers lui une main menaçante : « Va, assassin, cria-t-elle, c'est toi qui l'as tué, mon pauvre Pédro; car l'éclair ne troublait pas sa vue, et son pied était sûr. » Alors Marthe se mit à courir la montagne, regardant au fond de chaque ravin, visitant chaque cavité, portant la main sur chaque touffe d'herbe, espérant y trouver des traces de sang; mais l'orage de la nuit avait tout effacé : plus d'espoir de retrouver la place du crime. La pauvre veuve revenait échevelée, mourante, quand du haut d'une roche aiguë s'avançant au-dessus d'un précipice, elle aperçut quelque chose d'informe, à moitié baigné par l'eau d'un torrent, qui bouillonnait en descendant de la montagne. Elle s'approche sur le bord... sa vue se trouble, elle ne distingue rien. Alors le désespoir l'égaré; elle s'accroche à des racines d'arbres, à des branches mortes et descend dans le ravin.

« Son cœur ne l'avait pas trompée, c'était Pédro. — Son visage était meurtri; il avait une énorme blessure à la tête : on l'avait frappé par derrière avec la crosse d'un fusil; son mari était bien mort assassiné. On l'avait précipité dans le gouffre pour cacher le crime; mais une pointe de roche retenait ses vêtements, il n'avait pu rouler jusqu'au fond. La nuit empêcha le meurtrier de s'en apercevoir; et ainsi tout fut découvert. »

« Marthe était une courageuse femme; elle ne passa point son temps à gémir. A genoux près du corps de son mari, elle pria pour son âme et rentra soigner ses pauvres orphelins. — Le lendemain, le brigand parut; il tenait une bourse et l'offrit à la veuve de Pédro. « Ah!

bien oui, dit-elle, une bourse; j'ai mieux que cela ! Ce matin, en cherchant le corps de mon pauvre homme, la fatigue m'a saisie; je suis tombée au pied d'un arbre que l'orage de cette nuit a presque déraciné; parmi ses racines, j'ai aperçu un coffre, et à travers j'ai vu briller de l'or; mais ce coffre est trop lourd, je n'ai pu le tirer de sa cachette... j'ai pensé que vous m'aideriez, vous, l'ami de Pédro. »

« Et Marthe regardait fixement l'assassin, qui souriait à l'idée de l'or. « Sans doute, répondit-il : où est-ce? je vais avec vous; nous partagerons — Oui, oui ! » répondit la veuve. Après avoir embrassé chacun de ses enfants, elle sortit, et marchait si vite qu'il la suivait à peine. Marthe prit le chemin qui conduisait au ravin. Alors l'assassin se prit à hésiter, à trembler; cependant il avançait; mais quand de loin il aperçut la roche aiguë, puis qu'il entendit bouillonner le torrent, il s'arrêta. « Marthe, cria-t-il, ou allez-vous? il n'y a pas d'arbre, de trésor. » Marthe se retourna, elle ricanait. « Si fait, dit-elle, il y a un trésor, un grand trésor, ne venez-vous pas? » Le bandit devinant que son crime était découvert, grinça des dents et prit son fusil pour tuer Marthe : ses doigts crispés ne purent lâcher la détente et Marthe allait, allait...

« Il essaya de l'atteindre pour la jeter dans l'abîme. »

« Il arrivait son poignard à la main, et allait s'élançer sur Marthe; mais ses pieds s'attachent au sol... Il étend le bras pour la frapper; son bras se raidit... Il essaya de crier... sa langue s'attache à son palais... sa bouche reste entr'ouverte ! »

« Il se sent devenir rocher, et pour dernière agonie... Marthe lui montre le ciel, puis le corps de Pédro. »

« Depuis ce temps, ajouta la mère Paquèle en terminant son récit, on voit sur le bord du torrent la forme d'un homme le bras tendu pour frapper : c'est le meurtrier de Pédro... c'est la Roche de l'Assassin. »

RENÉ MIGUEL.

EN MER

Là-bas, au pays de Paimpol, les morutiers étaient partis depuis de longs mois déjà, et dans plus d'une maison on escomptait leur retour prochain et les chances de pêche qui s'annonçaient assez bien cette année-là.

Tandis que les épouses et les mères de marins songeaient à leurs maris et à leurs fils, les jeunes Paimpolaises étaient en peine de leurs fiancés.

Dans ces pays bretons, où la mer consomme tant d'existences humaines, il n'y a pas assez de gars à marier pour suffire à toutes les filles, et plus d'une accorte jeunesse est réduite à coiffer sainte Catherine, bien heureuse encore quand elle n'est pas veuve avant la lettre et que ses fiançailles ne s'achèvent pas dans le deuil et les larmes.

Est-il mort plus triste que celle du marin, surtout quand cette mort n'est pas officiellement constatée, que les proches en sont réduits aux conjectures, attendant toujours et malgré tout le retour du disparu, dont le cadavre, infime épave dans la mer immense, roule dans des abîmes sans fond.

Nulle tombe où la mère éplorée, la fiancée sanglotante, puissent aller tromper leur douleur en priant sur la dépouille mortelle de l'être qui leur fut cher.

Et cependant, malgré ces terribles alternatives du métier de pêcheur, la séduction irrésistible de la grande bleue, la nostalgie de l'espace et des continents lointains attirent toujours les enfants de l'Armorique et leur font braver les périls sans nombre qui les attendent.

La pêche de la morue, plus que toutes les autres, exige de la part de ceux qui s'y livrent une dose d'abnégation peu commune. Partir, quitter son foyer pour une absence de huit à dix mois, passer ce temps en voyage et surtout en station au milieu des éternels brouillards des

bancs de Terre-Neuve; coucher dans des cadres étroits, sans air, dans des bateaux où tout l'espace disponible est sacrifié pour la cargaison; être exposé jour et nuit aux intempéries, au froid après qui coupe la figure, aux embruns qui traversent les plus chauds habits; avoir les mains dans la saumure qui les crevasse; respirer l'odeur nauséabonde des déchets putréfiés; et quelquefois, au moment du retour, quand on s'attend à toucher une bonne part sur la pêche, faire naufrage en vue du port. Voilà certes un tableau des moins enchanteurs, et cependant il n'est pas trop chargé en couleurs et nullement exagéré.

Oui, mais quand la saison a été bonne, que le poisson a donné et qu'en arrivant, il revient à chaque homme un décompte de douze à quinze cents francs, tous les déboires sont oubliés, les misères endurées ne comptent plus, la joie du retour efface l'amertume des souffrances endurées, et au prochain départ, les équipages sont encore au complet.

Yves-Marie Le Quémeur, cette année-là, s'était embarqué pour la première fois parmi les Terre-neuviens. Jusqu'à ce moment, il avait partagé



avec son père et ses deux jeunes frères l'existence la plus calme du pêcheur côtier.

Après son service à l'Etat, il était revenu au pays et s'était fiancé avec une jeune et jolie Paimpolaise et c'était la dot nécessaire à l'établissement du futur ménage qu'il était parti conquérir.

Dame, les adieux avaient été tristes entre les promis, et les beaux yeux d'Anne Rewinec avaient tant pleuré qu'ils en étaient restés rouges, longtemps après que la voile qui emportait le bien-aimé avait disparu à l'horizon.

Pour le matelot, depuis six mois bientôt qu'il était loin de Paimpol, le temps ne passait guère vite, certainement, mais le travail à bord, la fatigue physique contribuaient beaucoup à empêcher sa pensée de se reporter toujours au pays.

Il n'en était pas de même de la jeune fille; couturière de son état, pendant que machinalement sa main tirait l'aiguille et alignait des points après des points, son esprit vagabondait bien loin et sa pensée s'efforçait de traverser l'océan pour rejoindre son cher Yves et lui porter l'assurance des sentiments si doux qu'elle professait à son endroit.

Une tempête venait-elle à sévir, c'est à Yves qu'elle songeait, peut-être en ce moment éprouvait-il aussi des mauvais temps. Annonçait-on un sinistre en mer, elle n'avait pas de repos qu'elle ne fût certaine qu'il ne s'agissait pas de l'*Etoile-des-Flots*.

A ce métier, les roses de ses joues pâlissaient à vue d'œil et les larmes remplaçaient les sourires d'antan.

Une superstition assez commune en Bretagne veut que si l'on porte un flambeau dehors et que le vent vienne à en souffler la flamme au moment où l'on pense à une personne aimée, la vie de celle-ci soit en danger, certaines même prétendent que la flamme ainsi envolée repré-

sente l'âme de l'absent quittant au moment même son enveloppe terrestre.

Anne ne pensait qu'à Yves-Marie, et bien entendu, à la première occasion, elle ne manqua pas de consulter l'oracle; involontairement, sa lanterne à la main, elle revenait vers sa demeure, en longeant la grève déserte, lorsqu'un violent coup de *noroit* souffla du large et éteignit la flamme vacillante.

La malheureuse jeune fille sentit au cœur un coup terrible. Son imagination lui représenta aussitôt une scène de naufrage et distinctement elle aperçut Yves se débattant au milieu des flots et de l'obscurité. La lune frappait de ses reflets laiteux la pâle figure du malheureux qui luttait désespérément contre les vagues monstrueuses... « Anne! Anne! » criait-il, en tendant les bras... Enfin, une dernière trombe d'eau lui ferma la bouche et bientôt son corps disparaissait pour ne plus jamais revenir.

Au paroxysme de l'épouvante, Anne tomba à la renverse sur les galets, sa tête heurta fortement un roc, le sang jaillit, l'infortunée était évanouie.

Au loin, sur la mer jolie, Yves-Marie continuait son labeur de chaque jour. La campagne tirait à sa fin, les poissons s'entassaient dans les flancs rebondis de l'*Etoile-des-Flots* et le patron, ce soir-là, donnait double ration d'eau-de-vie, tant le travail avait été rude.

Contrairement aux semaines précédentes, celle-ci avait été exceptionnellement belle, le temps était serein et malgré un froid un peu vif qu'un clair soleil atténuait beaucoup d'ailleurs, la pêche marchait à merveille.

Les feux de position allumés, le bateau bien calé sur ses amarres, par un clair de lune superbe, tout l'équipage de l'*Etoile-des-Flots* s'entassait dans le poste que chauffait un poêle bourré de charbon jusqu'à la gueule; sur la table, un saladier de punch flambait.

A cette bonne chaleur, les langues se déliaient, les projets d'avenir reprenant toujours le dessus de la conversation. Les hommes mariés parlaient de leurs petits enfants qu'ils comptaient retrouver changés et grandis. Les jeunes gens, eux, moins loquaces se concentraient un peu plus en eux-mêmes, mais leurs rêves n'en étaient pas moins beaux pour cela et l'espoir de revoir bientôt leurs promises amenait sur leurs lèvres des sourires de bonheur.

Seul, Yves-Marie Le Quémeur paraissait triste et son attitude renfrognée détonnait au milieu de la joie générale.

— Allons, Yves, fit le patron Le Mouël en lui tendant un bol de punch bouillant qu'il venait de puiser au saladier, tu as des idées tristes; bois cela, mon garçon, ça ira mieux après.

— Ces amoureux, intervint un vieux matelot, est-ce qu'ils ne broient pas toujours du noir? Sait-on ce qui leur trotte dans la cervelle! Voyons, camarade, dis-nous ce qui te chagrine, as-tu peur? de quoi? As-tu rêvé de chats et serais-tu jaloux, par hasard?

Quoique directement interpellé, Yves-Marie ne répondait pas.

Enfin, après quelques instants de silence et repoussant de la main le verre qu'il venait de vider d'un trait :

— Pardieu, non, camarade, dit-il, je ne suis pas jaloux, et je n'ai pas rêvé de chats, mais depuis hier je ne sais pas ce que j'ai, il me semble qu'un malheur plane sur nos têtes et que nous ne reverrons jamais Paimpol.

— Veux-tu te faire, oiseau de mauvais augure, repirent à la ronde les matelots. A-t-on jamais vu, avoir des idées pareilles et ne pas les garder pour soi!

— Pourquoi diable! aussi, m'interrogez-vous? Est-ce que... Au même instant, avant que sa phrase fût finie, Yves-Marie s'arrêta et préta l'oreille. Tout le monde l'imita.

Un bruit lointain se faisait entendre, indistinct d'abord, mais qui ne tardait pas à grandir. Un beuglement sinistre, une sorte d'appel de trompe.

FEUILLETON

LA PETITE MARQUISE

GRAND ROMAN HISTORIQUE INÉDIT

par A. GORDIER

I

Nous sommes vers le milieu du mois de février de l'année 1665. L'hiver touchait à sa fin, plus tôt que de coutume; et ce jour-là, quoique ce fût un 13 et un vendredi, le soleil levant dorait de ses gais rayons les vieux murs du château royal de la Bastille, quand une voiture de place s'arrêta devant le pont-levis de la première cour. L'invalidé qui montait la garde à l'entrée de ce pont, s'approcha aussitôt du carrosse dont une glace venait de se baisser, et la tête d'un exempt de police s'étant montrée à la portière, la sentinelle se recula respectueusement et laissa passer la justice du Roi. Arrivée au second pont-levis, qui donnait entrée dans l'intérieur de la forteresse, la voiture s'arrêta de nouveau et l'exempt fit appeler le gouverneur pour lui présenter la lettre de cachet dont il était porteur. Au bout de quelques minutes, M. Besmaux parut majestueusement sur le seuil redoutable de son empire, reçut poliment la lettre close des mains de l'officier de police, brisa le cachet royal, lut le nom du nouveau prisonnier, et donnant à sa figure toute l'expression de bienveillance qu'il pouvait lui donner, il s'avança vers le carrosse, en s'écriant, du ton le plus paternel :

— Oh! soyez le bienvenu, Monsieur de Sainte-

Croix, soyez le bienvenu. Veuillez accepter ma main pour descendre!

Un homme d'environ trente ans, d'une taille très avantageuse et d'une figure admirablement belle, sortit alors de la voiture, et salua froidement M. de Besmaux, qui, le prenant par la main, l'introduisit immédiatement dans la forteresse dont la garde était confiée à ses soins, depuis très peu de jours seulement.

— Vous êtes le premier prisonnier que le Roi m'envoie, depuis mon installation à la Bastille, Monsieur de Sainte-Croix, observa le gouverneur, en entrant dans la salle du greffe, pour donner à l'exempt de police acte de la réception du nouveau pensionnaire de Sa Majesté, et faire inscrire l'érou de l'arrivant. J'espère bien que votre nom nous portera bonheur à tous deux; que vous ne ferez que passer ici et que moi j'y resterai longtemps. *Sainte-Croix*, mais c'est un nom qui aura la vertu de neutraliser tout ce qu'un *vendredi* et un *treize* peuvent avoir de fatal!... Pourtant, n'allez pas croire que je sois superstitieux, Monsieur de Sainte-Croix! Oh! non, bien sûr, je ne le suis pas! Tenez, à preuve de cela, je vais vous loger, près de la *Calotte du Puits*, dans une chambre haute, où se trouve déjà un Italien, nommé *Egidio*, et qui passe pour sorcier. C'est un fou qui cherche la *Pierre philosophale*. Il a de l'instruction et connaît beaucoup de choses. Vous serez parfaitement bien avec lui. Mon prédécesseur lui a laissé ses livres, ses creusets et ses fourneaux; moi, j'ai cru devoir faire de même. Vous *souffrez* ensemble! Si vous parvenez à faire de l'or, eh bien! nous partagerons!...

Ici, M. de Besmaux se livra à un franc éclat de rire, que le greffier et les porte-clés ne purent se dispenser d'imiter, mais auquel le captif, qui jusqu'alors était resté calme et silencieux, ne jugea pas à propos de prendre part.

Cependant le gouverneur congédia bientôt l'exempt de police, en lui remettant le reçu qu'il attendait; et, après avoir paraphé l'érou qui attestait que le sire Gaudin de Sainte-Croix, gentilhomme né à Montauban et ancien officier du régiment de Tracy-cavalerie, était entré à la Bastille, le 13 février 1665, sur l'ordre du Roi, d'après la plainte et la requête de M. de Dreux d'Aubray, lieutenant civil au Châtelet de Paris, il invita son nouvel hôte à le suivre :

— Vigoureux, dit-il, en s'adressant à un porte-clés qui se trouvait près de lui, nous allons conduire monsieur à la chambre de l'italien Egidio Exili. Il y a deux lits, elle est très grande; ils seront là à merveille, comme deux coqs en pâte. D'ailleurs, tout est plein pour le moment, et à moins de le loger dans les cachots du sous-sol, je ne saurais lui donner un appartement pour lui tout seul. Là-haut, il aura du jour et de l'air, ce qui n'est pas à dédaigner dans une prison d'Etat.

Sur ce, M. de Besmaux, précédé de Vigoureux et suivi du prisonnier, sortit du greffe et s'engagea dans un escalier en colimaçon.

Arrivés devant la porte de la chambre que Sainte-Croix devait partager avec Exili, Vigoureux, au lieu de mettre la clef dans la serrure, se tourna timidement vers le gouverneur et lui dit :

— Pardon, monsieur!... Mais vous avez oublié de remplir une formalité.

— Laquelle? demanda M. de Besmaux surpris.

— Celle de fouiller le nouveau venu, reparti Vigoureux.

— Vous avez raison, je n'y ai pas songé. Nous aurions dû faire cela au greffe... Bah!... M. de Sainte-Croix n'a sans doute rien sur lui dont il puisse faire un mauvais usage?

— Absolument rien, monsieur, se hâta de répondre le prisonnier, en retournant les poches

de son habit. Du reste, vous pouvez vous en assurer vous-même; c'est votre droit.

— Je m'en rapporte à votre parole de gentilhomme. Cela me suffit!... Vigoureux, ouvrez!

Le porte-clés prit son trousseau et fit jouer le pêne de la serrure. La porte s'ouvrit.

— Exili, cria M. de Besmaux, je vous amène un compagnon. Vous pourrez faire ensemble de la chimie.

Celui auquel s'adressaient ces paroles était un homme de taille moyenne, maigre et fluet, qui pouvait avoir une quarantaine d'années. Son visage pâle ne manquait pas d'une certaine distinction, et la vivacité de son regard était remarquable. Il portait une longue barbe noire mal peignée, ses cheveux étaient épais et incultes.

— *Dio mio!* fit-il, en joignant les mains. Ce n'est pas un rêve, monseigneur? Quoi, vraiment, vous daignez m'accorder un compagnon de captivité?... Mais c'est un ange que vous m'amenez là!

— Je vous présente M. Gaudin de Sainte-Croix, dit gravement le gouverneur, un gentilhomme gascon, avec lequel vous ferez bon ménage, je suppose. Vous voyez que j'estime et protège les savants.

— Oh! toujours, monseigneur, toujours! repartit l'italien, en s'emparant de la main de Besmaux pour la baiser, selon l'usage de son pays. Vous êtes le père et la providence de tous ceux qui souffrent ici-bas, et des pauvres prisonniers en particulier!

— Je fais ce que je peux pour sécher le plus de larmes possible, ajouta modestement le gouverneur; et en cela je ne fais que mon devoir... Allons, je vous quitte. Vigoureux aura soin de vous deux et j'espère que vous ne manquerez de rien. Monsieur de Sainte-Croix, j'ai bien l'honneur de vous saluer. Si vous désirez quelque

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, tout l'équipage était sur le pont.

Tout d'abord une surprise attendait les marins. Le brouillard, un brouillard dense à couper au couteau s'était abattu soudain, noyant l'horizon dans une opacité impénétrable.

Le bruit de tout à l'heure augmentait d'intensité et se rapprochait avec la rapidité de la foudre.

Si cuirassés qu'ils fussent contre les émotions, si braves qu'ils fussent contre le danger, tous ces hommes qui étaient là, sentirent un frisson leur courir de la nuque aux talons.

Le bruit qu'ils venaient d'entendre et qui paraissait venir droit dans leur direction, c'était celui de la sirène d'un vapeur, peut-être d'un transatlantique à en juger par la rapidité avec laquelle il s'accroissait.

— Si le malheur veut que nous soyons sur sa route, nous sommes perdus, murmura le patron. Vite, vite, au sifflet, avertissons au moins de notre présence et que Dieu nous garde!

Il faut avoir voyagé sur ces villes flottantes qu'on appelle des transatlantiques, pour se faire une idée de la vitesse de leur marche, même par les temps de brouillards, et malgré les règlements. Dix-neuf nœuds à l'heure, un kilomètre par minute!

Il y a des régions de brouillard, notamment ces bancs de Terre-Neuve où règne presque continuellement une brume épaisse.

Pendant des jours et des nuits, la sirène beugle continuellement. C'est lugubre.

Une grande mélancolie règne à bord les jours de brouillard.

Mais si l'on craint l'abordage avec les bâtiments de gros tonnage, qui se soucie des petites barques de pêche?

Comme un éclair, le colossal navire vient de passer, ses fanaux électriques luttent contre les ténèbres sans parvenir à les vaincre.

La vigie a bien signalé quelque chose, on a senti un léger choc, mais comme rien ne se montre, qu'on n'entend ni ne distingue absolument rien, le monstre continue sa route, en forçant de vapeur pour rattraper le temps perdu.

Un peu plus loin, dans la brume toujours aussi épaisse, l'Etoile-des-Flots, le flanc ouvert, achève de sombrer, engloutissant ses huit hommes d'équipage.

Yves-Marie, se débat au milieu des flots et de l'obscurité. Longtemps il lutte contre la mort. Puis, la scène change, un coup de vent a balayé le brouillard, la lune reparait au ciel.

Elle frappe de ses rayons laiteux la pâle figure du malheureux qui lutte désespérément contre les vagues monstrueuses...

Anne!... Anne!... cria-t-il en tendant les bras... Enfin, une dernière trombe d'eau lui ferme la bouche et son corps disparaît.

Pendant ce temps, à Paimpol, sur la grève bretonne, Anne est étendue sans connaissance. Une large plaie d'où le sang s'échappe en abondance lui a ouvert la nuque.

Traitressement, la mer monte, monte toujours, elle atteint les pieds de la jolie Bretonne, elle gagne la poitrine, la voilà au cou... Anne veut se soulever, fuir, mais elle est trop faible, elle retombe, le flot la recouvre et sa blanche âme, délivrée de ses liens charnels, prend son vol...

P. GAUCHEY.



Portrait de l'Impératrice douairière de Chine.

L'empire chinois vient d'être le théâtre d'événements d'une haute importance et dont le contre-coup s'est fait sentir jusque dans la politique européenne.

On sait qu'à la suite de la guerre contre le Japon, il s'était créé en Chine un parti réformiste qui s'était donné comme programme de secourir la séculaire apathie du pays et d'introduire progressivement la civilisation occidentale. Ce hardi programme avait déjà reçu un commencement d'exécution et le jeune empereur avait fait paraître un certain nombre d'ordonnances pour en régler l'application, quand tout à coup on reçut la nouvelle d'un changement de front complet et d'une orientation nouvelle de la politique chinoise.

Ce fait capital était l'œuvre personnelle de l'impératrice douairière de Chine. Cette femme énergique, ambitieuse, douée d'une vive intelligence, a toujours été à la tête du vieux parti chinois opposé à toutes réformes et décidé à laisser se continuer dans les conditions ordinaires l'évolution du grand empire du Milieu.

L'impératrice douairière n'est pas, comme on le croit assez généralement, la mère, mais bien la tante du jeune empereur. A maintes reprises déjà, elle a assumé la responsabilité du pouvoir. Veuve de l'empereur Tsién-Fung, qui mourut en 1861, après l'expédition franco-anglaise, elle exerça la régence pendant deux années, puis rentra dans la vie privée, non sans conserver une grande influence dans les conseils de l'Etat.

Elle revint au pouvoir, en 1875, pendant la minorité de l'empereur actuel, fils d'un frère de son mari.

Elle sut s'entourer à cette occasion de conseillers d'une réelle valeur, parmi lesquels Li-Hung-Chang, bien connu en Europe depuis son voyage en 1896, et qu'elle créa vice-roi du Petchéli. Les résultats de sa politique à cette époque ont été diversement appréciés. Il est certain que l'issue de la guerre avec le Japon a démontré jusqu'à l'évidence que la Chine n'était pas préparée au point de vue militaire, et la vulnérabilité de ce colosse a surpris les plus pessimistes.

Mais d'autre part, on est en droit de se demander si l'introduction des nouveautés européennes, au lieu de donner un regain de vigueur à ce peuple vieilli dans des coutumes séculaires, n'aurait pas été au contraire un ferment actif de rapide décomposition.

Quoi qu'il en soit, l'autorité et l'influence de l'impératrice subirent une éclipse momentanée, lorsque la Chine eut été réduite à une paix humiliante. Li-Hung-Chang fut disgracié, un ministre réformateur fut appelé aux affaires étrangères et la régente fut réduite à un rôle effacé. Elle a effectué il y a quelques semaines une rentrée éclatante, et reprenant sur le faible empereur son ascendant d'autrefois, elle commande de nouveau en maîtresse absolue et dirige à sa guise les destinées du vaste empire.

Un avenir sans doute prochain nous fera connaître les résultats de sa politique.

H. BESSON.

chose, vous n'aurez qu'à me le demander, ou verbalement ou par écrit.

— Merci de votre offre obligeante, monsieur, dit Sainte-Croix avec une légère inclination de tête.

Dès que le gouverneur et le porte-clefs eurent quitté les deux prisonniers, Exili offrit un siège à son compagnon qui, encore tout abasourdi de son incarcération à laquelle il était bien loin de songer la veille, s'y laissa choir comme une masse de plomb. En voyant son air triste et découragé l'Italien essaya de lui remonter le moral, en lui racontant ses propres peines. Naturellement il était innocent, comme l'enfant qui vient de naître; il était victime de la haine et de l'injustice des hommes, qui le persécutaient à cause de ses vertus et de ses talents. On avait peur de ses connaissances profondes dans les sciences occultes, on avait peur qu'il ne fit baisser le prix de l'or, en découvrant la pierre philosophale. Il dit enfin tout ce qu'il voulut, mais il se garda bien d'avouer qu'il n'était qu'un scélérat, qu'un empoisonneur, qui, à Rome, sous le pontificat d'Innocent X, avait fait périr plus de cent cinquante personnes!

— Et vous, lui dit-il, de quoi vous accuse-t-on? Contez-moi cela un peu. Vous pouvez vous fier à moi, en toute sûreté; car je n'ai jamais trahi personne.

Le gentilhomme gascon, qui n'avait pas envie le moins du monde de faire sa confession et de dire qu'on venait de le mettre en prison, pour le punir d'avoir fait la cour un peu trop publiquement à la fille d'un lieutenant civil au Châtelet de Paris, haussa les épaules et s'écria:

Monsieur, la Bastille est pour moi comme un fauteuil chez les quarantiers. L'on m'y conduit et l'on m'y plante. Mais, d'honneur, je ne sais pourquoi!

— Diavolo! nous sommes poète, à ce qu'il

parait! Maintenant je devine votre affaire. Il y a là-dessous quelques bonnes petites satires contre le Roi ou ses ministres, crime de lèse-majesté royale! Délit politique! Ce n'est pas du commun, je vois cela... En ce cas, caro mio, on vous fera payer cher votre esprit, et je crois que nous demeurerons longtemps ensemble. Moi, qui n'ai pas la moindre peccadille à me reprocher, je suis ici depuis une douzaine d'années; jugez donc de ce qui vous est réservé!

— Quoi! Vous êtes ici depuis douze ans? — Douze ans, mais ce n'est rien! Il y a un prisonnier qui est resté plus de soixante ans dans la chambre où nous sommes. Tenez, c'est lui qui a écrit, avec la pointe d'un clou, cette inscription que vous voyez, en face de vous, sur le mur.

Sainte-Croix tourna les yeux vers l'endroit que lui indiquait Exili, se leva et lut à haute voix ce qui suit:

« Le 20 novembre 1603, Dussault a été amené dans cette chambre; il en sortira quand il plaira à Dieu. »

— Or, ajouta l'Italien, il en est sorti l'année dernière, le 20 juin 1664, pour aller au cimetière. C'est Vigoureux qui lui a fermé les yeux et qui l'a enseveli. Moi, j'habitais à côté, sous la Calotte du Puits et comme je n'avais pas de cheminée et que j'étais trop à l'étroit, j'ai bien vite demandé la chambre du défunt, qui m'a été accordée par l'ancien gouverneur, avec plusieurs autres petits privilèges que vous partagerez avec moi, j'espère bien.

— Soixante ans! murmura Sainte-Croix, soixante ans! Mais qu'avait-il donc fait?

— Chi lo sa? Dio lo sa! répondit Exili. Est-ce qu'on a besoin d'être coupable pour venir mourir ici? Et vous, qu'avez-vous fait? Rien, absolument rien! Voyons, quand vous auriez fait quelques vers satiriques contre le Roi, où serait

le mal? Cela mériterait-il d'être enterré vivant à la Bastille?

— Je n'ai fait de vers contre personne, dit Sainte-Croix; je ne suis pas un prisonnier politique; je n'ai ni tué, ni volé; mon affaire se réduit tout simplement à...

— Oh! mio caro, s'écria l'Italien; j'ai deviné votre secret. On n'est pas taillé comme un Antinuos pour rien. Votre crime sent fort la galanterie; il y a quelque duchesse ou quelque petite marquise là-dessous. Que voulez-vous? il vous faudra faire pénitence et oublier tout cela, du moins pour un temps. Ah! que les hommes sont fous de s'occuper de semblables niaiseries, au lieu de se livrer avec ardeur à toutes les âpres voluptés de la science! Moi, je vous initierai aux secrets de l'alchimie. Nous soufflerons ensemble et nous trouverons la pierre philosophale. Avec ce que nous ferons, nous serons plus puissants que tous les rois du monde et nous réduirons tous nos ennemis au silence.

Le gentilhomme gascon, se voyant deviné par Exili, essaya d'abord de nier la cause de son emprisonnement; mais bientôt, dans l'exaspération que lui causait sa triste aventure, il laissa déborder son cœur et raconta à l'Italien son intrigue amoureuse avec Marie-Magdeleine-Marguerite de Dreux d'Aubray, marquise de Brinvilliers.

— Une marquise, observa Egidio, riche, jeune et belle; vous voyez bien que de prime-abord, j'avais flairé ce genre de gibier-là! Vous ne pouviez pas en chasser d'autre.

— C'est une charmante personne, poursuivit le nouveau captif, qui trouvait tout à la fois soulagement et plaisir à parler de l'objet de sa passion. Elle n'est point précisément jolie, mais toute mignonne et toute gracieuse dans sa très petite taille, avec une petite figure ronde, blanche, fine, de beaux yeux bleus très doux; des

cheveux châtain fort longs et fort épais... Elle a la main belle... le pied...

— Le pied petit, interrompit l'Italien, cela va sans dire; mais, je trouve que vous glissez un peu trop rapidement sur la main. Cette belle main est-elle libre? Votre marquise est-elle veuve ou en puissance de mari?

— Elle n'est pas veuve; mais elle est séparée de biens, et le marquis de Brinvilliers ne s'occupe pas beaucoup d'elle...

— Hum! votre cas s'aggrave, murmura Exili; il prend toutes les couleurs du crime, surtout si le père est, comme vous le dites, lieutenant civil au Châtelet. Nul doute que c'est lui qui vous a fait coffrer ici. Vous courez risque de rester avec moi plus longtemps que si vous aviez eu affaire à une simple veuve... Elle a des enfants, je suis sûr?

— Cinq: trois fils et deux filles. — Diavolo! Je comprends la colère du digne magistrat et même celle du mari! Que fait ce dernier? Vous poursuit-il aussi?

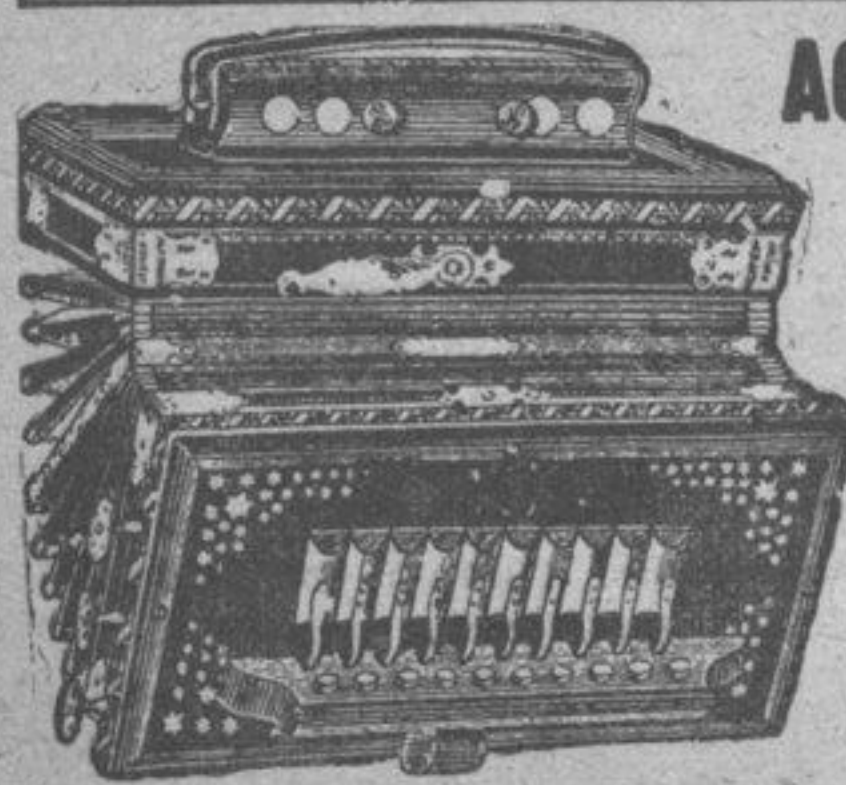
— Nullement. D'ailleurs il est criblé de dettes et forcé de se cacher pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers; il laisse sa femme parfaitement tranquille. Il n'est pour rien dans mon arrestation...

— Evidemment le danger n'est pas de ce côté-là. Etait-il riche quand il épousa M^{lle} de Dreux d'Aubray?

— Je l'ai connu à l'armée. Son père, M. Gobelin, était président de la Chambre des Comptes. Lui, ne s'étant senti aucun goût pour la robe, s'était fait d'épée. Quelque temps avant la conclusion de la paix des Pyrénées, il commandait le régiment de Normandie.

(A suivre.)

Contre la CONSTIPATION et ses conséquences... VÉRITABLES GRAINS DE SANTÉ du Dr FRANK... ASSAINISSEMENT de l'INTESTIN.



ACCORDEONS BEAUX et SOLIDES appris en quelques jours avec nouvelle méthode. Demandez le Catalogue illustré que vous recevrez gratis. AUBERT 20, R. Domat, Paris.

FUSILS d'occasion Lefaucheur 2 coups, 2 épres, canon f. Damas, 34" - Vrai damas français, choke-bored, 44". Béringer devant bois, piston centrale, canon acier, 70"; Vrai damas, 75"; Fusil cent à 1 coup, 12"; Canardiers, 30"; Révolvers, 6" - VOYTIER, Saint-Etienne.

MOTEURS A GAZ & A PÉTROLE A SOUPAPES OTTO MACHINES A GLACE FIXARY

A TOUS VOS ENFANTS du Dr WIATKA LE COLLIER RUSSE préservatif du Goup, Maladies de la Gorge, etc. Se vend partout. - M. R. BARLERIN, à TARARE (Rhône), l'envoi franco contre 2 francs.

DRAGÉES d'ERGOTINE BONJEAN Médaille d'Or de la Société de Pharmacie de Paris. EMPLOYÉES avec le plus grand succès CONTRE: HEMORRAGIES DE TOUTE NATURE

LA SEVE CAPILLAIRE fait pousser la barbe et les moustaches... Avant. Après 8 jours

ON MAIGRIT... jeunesse éternelle et fermeté des chairs. L'obésité disparaît en prenant chaque jour une petite cuillerée de la POUDRE du Dr HOWELAND...

DEMANDEZ Catalogues illustrés (gratuits) à ARNOUX BARRELLE, 68, Rue de Turenne, PARIS. Fabrique de Montres, Bijoux, Pendules. Services de table argentés. Seul propre du DIAMANT HAGMAR (N° Décoût) CREDIT A TOUS

NE VENDEZ JAMAIS vos BIBLIOTHEQUES... LIBRAIRIE COLAS

P'RIRE s'amuser, amuser la société, demandez les 3 catalogues Farces, Attrappes, Chansons, Musique, Tours physique, Articles utiles, Etreunes, etc. - M. BAUDOT, 20, Rue Domat, Paris. (envoi gratis)

POMMADE MOULIN Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils, 2'30 le Pot franco Ph. Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

POILS on DUVETS disgracieux du visage et du corps. disparition complète. Procédé nouveau et infailible. Indication gratuite de ses débarras par tousjours. ACHILLE, chimiste, 75, R. Montmartre, Paris.

HEMORRHOIDES prompt soulagement, guérison véritable CANET-GIRARD, guérison des plaies, panaris, blessures de toutes sortes. Prix: 2 fr. par la poste. affranchir 20 c. Dépôt: 4, r. des Orfèvres, Paris. Pharm. VERITE.

VIN AROUD VIANDE QUINA-FER Médicament Aliment. Indispensable aux anémiques, aux personnes débiles, dont le sang est appauvri par le surmenage et les excès de toutes sortes, aux collégiens, etc. Ttes Phies.

MESDAMES POUR EVITER LES DOULEURS, RETARDS, SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES NE PRENEZ QUE LE VÉRITABLE APIOL DES DRS JORET ET HOMOLLE

OBÉSITÉ

LINGE MONOPOLE Cois, Manchettes et Plastrons en toile avec intérieur parcheminé, coûtant moins cher que le blanchissage et supprimant l'usure. DEPUIS 75 c. la DOUZAINES

combattue avec succès, et sans danger pour la santé par les PILULES FONDANTES du Dr Angerville 6 fr. la boîte c. mandat. Ph. LEMAIRE, 14, r. Grammont, Paris.

25e ANNÉE Renseignements sur toutes Valeurs LA BOURSE POUR TOUS JOURNAL FINANCIER HEBDOMADAIRE 27, Boulevard Poissonnière, Paris.

Les Commerçants et le Sel Vichy-État

A la suite d'un article paru sur le Sel Vichy-État et sur les fraudes dont il est l'objet, nous recommandons aux consommateurs de toujours exiger la marque Vichy-État, vendue 10 cent. le paquet pour un litre d'eau dans toutes les pharmacies. Dans certaines localités, il est très difficile de s'en procurer, par suite de la mauvaise volonté des commerçants qui essaient de donner à la place du simple bicarbonate de soude. Dans ce cas, nos lecteurs n'ont qu'à s'adresser à une autre pharmacie ou à en commander directement à Paris. On peut recevoir gratis et franco deux paquets échantillon sur simple demande par carte postale adressée au dépôt, boulevard des Italiens, 31, à Paris.

PILULES DE RÉDUCTION DE MARIENBAD Exiger le nom SCHINDLER gravé en creux sur chaque Pilule. Elles ont en outre la plus grande efficacité contre la Constipation et purgent doucement et sans coliques.

RUBINAT Source du Dr LLORACH La seule approuvée par l'ACADEMIE de MÉDECINE de PARIS Purge immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux, n'exige aucun régime.

Pour vos Etreunes, Gagnez 100.000 FR. LA VIE A BON MARCHÉ

Vivre à bon marché, c'est le problème de la fin de ce siècle. Vivre à bon marché, c'est savoir économiser. Economiser sur les dépenses journalières en sachant dépenser à propos et avec discernement. Economiser sur les frais de maladies en s'étudiant à prendre toutes les précautions pour éviter de perdre la santé. Economiser sur les pertes de temps que la moindre affaire occasionne à celui qui n'est pas bien renseigné.

UN CONSEIL A TOUS Voulez-vous être à même d'économiser sur votre nourriture sans vous priver du nécessaire, de vous conduire sagement dans les multiples circonstances de la vie? Voulez-vous économiser votre temps, votre santé, c'est-à-dire votre vie?

Pas d'hésitation! Faites le Nécessaire! Procurez-vous, sans retard, le guide infailible qui, seul, peut vous diriger: le vade-mecum indispensable à ceux qui n'ont pas la prétention de tout savoir, mais qui cherchent des conseils sur les sujets qui leur sont inconnus; nous avons suffisamment désigné le livre qui doit se trouver entre toutes les mains, le Nouveau Dictionnaire Encyclopédique illustré de Jules TROUSSET.

Où, répondrons-nous, oui, la vie à bon marché dans ce livre, parce que ce livre contient tout: Préceptes sur l'art de se nourrir bien et économiquement; Recettes par milliers d'économie de ménage; conseils hygiéniques les plus complets, moyens de reconnaître les maladies d'après leurs symptômes et de les traiter d'une manière judicieuse, manière de préparer les remèdes usuels, de les appliquer avec discernement.

Puis: encyclopédie générale des exercices de corps, des règles de jeux; notions sur la législation, Guide à suivre pour propriétaires, locataires, et permettant d'aplanir les mille difficultés de procédure. C'est aussi un livre à acheter pour les propriétaires ruraux et les cultivateurs, qui y trouveront tous les renseignements particuliers les concernant. Enfin, conseils pour les placements d'argent, opérations de bourse, etc. Avec le Trousset, son possesseur peut facilement s'initier aux secrets de tout ce qui concerne les questions d'argent, l'intérêt, l'agio, les spéculations, les banques, les chèques, les emprunts, le crédit, la hausse et la baisse. Il peut s'épargner bien des pertes et bien des déboires.

L'acquisition du Nouveau Dictionnaire Trousset, n'est donc pas une dépense, c'est un véritable placement d'argent, c'est d'autant moins une dépense qu'on peut le posséder de suite sans rien déboursier, sans rien payer d'avance, en versant simplement 20 centimes par jour après sa réception.

à tout souscripteur du Nouveau Dictionnaire Encyclopédique, à titre purement gratuit: UN BON A LOTS DE 20 FRANCS de l'EXPOSITION UNIVERSELLE de 1900. Conférant au Souscripteur: 1° le droit à tous les tirages qui sont faits sous les auspices et par les soins du Crédit Foncier de France, tous les deux mois, soit 6 tirages par an, représentant: 1 Lot de 500.000 fr. 12 Lots de 5.000 fr. 5 Lots de 100.000 30 1.000 7 10.000 900 100

UN CRÉDIT DE DEUX ANS soit un paiement de 6 fr. par mois pour l'exemplaire broché et 7 fr. 50 pour l'ouvrage relié.

1° PRIME UN DICTIONNAIRE DE BIOGRAPHIE CONTEMPORAINE qui forme un complément des plus goûtés du Nouveau Dictionnaire de Trousset a été réuni dans la nouvelle édition de l'ouvrage actuellement offerte, au 6e volume de l'ouvrage.

2° PRIME UN SPL. NIDDE ATLAS UNIVERSEL DE 110 CARTES TIRÉES EN COULEURS, avec notices géographiques, constituant un ouvrage complet, fournissant les données les plus précieuses sur la géographie de tous les pays du monde.

3° PRIME Celle-ci, considérée comme Prime exceptionnelle, d'une valeur absolument incontestable, constitue par son essence même un véhicule et réel de l'aisance et même de la fortune la plus considérable, la plus inespérée. En effet, il est attribué

à tout souscripteur du Nouveau Dictionnaire Encyclopédique, à titre purement gratuit: UN BON A LOTS DE 20 FRANCS de l'EXPOSITION UNIVERSELLE de 1900. Conférant au Souscripteur: 1° le droit à tous les tirages qui sont faits sous les auspices et par les soins du Crédit Foncier de France, tous les deux mois, soit 6 tirages par an, représentant: 1 Lot de 500.000 fr. 12 Lots de 5.000 fr. 5 Lots de 100.000 30 1.000 7 10.000 900 100

à tout souscripteur du Nouveau Dictionnaire Encyclopédique, à titre purement gratuit: UN BON A LOTS DE 20 FRANCS de l'EXPOSITION UNIVERSELLE de 1900. Conférant au Souscripteur: 1° le droit à tous les tirages qui sont faits sous les auspices et par les soins du Crédit Foncier de France, tous les deux mois, soit 6 tirages par an, représentant: 1 Lot de 500.000 fr. 12 Lots de 5.000 fr. 5 Lots de 100.000 30 1.000 7 10.000 900 100

4° PRIME UNE BIBLIOTHEQUE DE ROMANS ET D'AVENTURES CELEBRES (Soixante Volumes extraits des Chefs-d'œuvre de la Littérature Universelle). Cette prime, d'une valeur morale supérieure à tout ce qu'on pourrait dire, est le complément idéal de tout souscripteur du Nouveau Dictionnaire Encyclopédique de Jules Trousset. Composée de soixante ouvrages, extraits des chefs-d'œuvre de toutes les littératures, elle réunit, ainsi qu'on pourra s'en convaincre en lisant la liste ci-contre, les noms les plus glorieux empruntés à tous les peuples. Livres de tous les Pays de la Pensée. Livres qui ont vaincu les temps et les modes, livres qui ne meurent jamais parce qu'ils plaisent à tous ceux qui ont le souci des plaisirs élevés et la dignité de leur intelligence: ces soixante ouvrages, extraits des chefs-d'œuvre de la littérature, sont réunis en vingt volumes très élégamment reliés, genre amateur, dos rouge, lettres dorées. C'est la plus ravissante, la plus coquette, la plus élégante petite bibliothèque illustrée, dont le prix représente en librairie une valeur de soixante francs.

5° PRIME UN SPL. NIDDE ATLAS UNIVERSEL DE 110 CARTES TIRÉES EN COULEURS, avec notices géographiques, constituant un ouvrage complet, fournissant les données les plus précieuses sur la géographie de tous les pays du monde.

6° PRIME Celle-ci, considérée comme Prime exceptionnelle, d'une valeur absolument incontestable, constitue par son essence même un véhicule et réel de l'aisance et même de la fortune la plus considérable, la plus inespérée. En effet, il est attribué

à tout souscripteur du Nouveau Dictionnaire Encyclopédique, à titre purement gratuit: UN BON A LOTS DE 20 FRANCS de l'EXPOSITION UNIVERSELLE de 1900. Conférant au Souscripteur: 1° le droit à tous les tirages qui sont faits sous les auspices et par les soins du Crédit Foncier de France, tous les deux mois, soit 6 tirages par an, représentant: 1 Lot de 500.000 fr. 12 Lots de 5.000 fr. 5 Lots de 100.000 30 1.000 7 10.000 900 100

- TITRES DES 60 OUVRAGES extraits des Chefs-d'œuvre du Siècle I. J. FIÉVÉE: La Dot de Suzette. II. DE MAISTRE: Expédition nocturne. B. CONSTANT: Adolphe. III. DOUGLAS JERROLD: Dans l'Alcôve. CAPITAINE MARRIAT: Le Vaisseau Fantôme. BEECHER-STOWE: La Case de l'Oncle Tom. IV. STENDHAL: Le Philtre. HEGESIPPE MOREAU: La Souffrance. V. CHARLES DICKENS: Olivier Twist. GEORGES ELIOT: La Conversation de Jeanne. GEORGES BORROW: Bohèmes et Gipsies. VI. CHATEAUBRIAND: René. M. DE GENLIS: Mademoiselle de Clermont. STENDHAL: L'Abbesse de Castro. VII. NICOLAS GOGOL: Tarass Bulba. TOURGUENEFF: Récits d'un Chasseur. POUCHKINE: La Fille du Châtelain. VIII. L. FIGUIER: Le Savant des Pyrénées. F. SOULIE: Les Compagnons du Tour de France. F. SOULIE: Une Tuerie de Cosaques. IX. WALTER SCOTT: Le Nain sorcier. CAPITAINE MAYNE-REIL: Le Doigt du Vicomte. TACKERAY: Les Traquenards parisiens. X. GÉRARD DE Nerval: Femmes d'Alger. JACQUES ARAGO: Promenade autour du monde. LEVAILLANT: Au Pays de l'Ivoire. XI. DOSTOÏEWSKI: L'Idiot. BULWER-LYTTON: Le Maître d'École. FENIMORE COOPER: Le Corsaire rouge. XII. A. MORELLET: La Fin d'un Siècle. AUGUSTIN THIERRY: Les Filles de France. POUQUEVILLE: Prisonnier chez les Turcs. XIII. RANGABÉ: Lella. VACANO: Les Disciples de Barnum. ALFIERI: Mémoires d'un Italien. XIV. M. COTTIN: Elisabeth. J.-N. BOUILLY: Les Diamants faux. G. RARD DE Nerval: Sylvie. XV. BRET-HARTE: Au Pays des Placiers. EDWARD-POE: L'Assassinat de la Rue Morgue. J. HABERTON: Les Bébés de ma Sœur. XVI. PAUL HEISE: Deux Prisonniers. HACKLANDER: La Casseur national. E. EBERS: La Princesse d'Égypte. XVII. PICARD: Les Mariages d'Éloi. VICTOR DUCANGE: Le Médecin confié. DUCRAY-DUMINIL: L'Enfant de la Forêt. XVIII. WALTER SCOTT: Ivanhoé. CHARLES DICKENS: Le Magasin d'Antiques. J. GRANTZ: La Dernière secrète. XIX. HOFFMANN: La Fiancée en Loirie. BERTHOLD AUERBACH: La Fille au Peau blanche. W. MEINHOLD: La Sorcière de quinze ans. XX. W. IRVING: Les Chercheurs de Trésors. FENIMORE COOPER: Bas-du-Cuir et Magiciens. LONGFELLOW: La Fiancée du Mississipi.

à tout souscripteur du Nouveau Dictionnaire Encyclopédique, à titre purement gratuit: UN BON A LOTS DE 20 FRANCS de l'EXPOSITION UNIVERSELLE de 1900. Conférant au Souscripteur: 1° le droit à tous les tirages qui sont faits sous les auspices et par les soins du Crédit Foncier de France, tous les deux mois, soit 6 tirages par an, représentant: 1 Lot de 500.000 fr. 12 Lots de 5.000 fr. 5 Lots de 100.000 30 1.000 7 10.000 900 100

à tout souscripteur du Nouveau Dictionnaire Encyclopédique, à titre purement gratuit: UN BON A LOTS DE 20 FRANCS de l'EXPOSITION UNIVERSELLE de 1900. Conférant au Souscripteur: 1° le droit à tous les tirages qui sont faits sous les auspices et par les soins du Crédit Foncier de France, tous les deux mois, soit 6 tirages par an, représentant: 1 Lot de 500.000 fr. 12 Lots de 5.000 fr. 5 Lots de 100.000 30 1.000 7 10.000 900 100

à tout souscripteur du Nouveau Dictionnaire Encyclopédique, à titre purement gratuit: UN BON A LOTS DE 20 FRANCS de l'EXPOSITION UNIVERSELLE de 1900. Conférant au Souscripteur: 1° le droit à tous les tirages qui sont faits sous les auspices et par les soins du Crédit Foncier de France, tous les deux mois, soit 6 tirages par an, représentant: 1 Lot de 500.000 fr. 12 Lots de 5.000 fr. 5 Lots de 100.000 30 1.000 7 10.000 900 100

à tout souscripteur du Nouveau Dictionnaire Encyclopédique, à titre purement gratuit: UN BON A LOTS DE 20 FRANCS de l'EXPOSITION UNIVERSELLE de 1900. Conférant au Souscripteur: 1° le droit à tous les tirages qui sont faits sous les auspices et par les soins du Crédit Foncier de France, tous les deux mois, soit 6 tirages par an, représentant: 1 Lot de 500.000 fr. 12 Lots de 5.000 fr. 5 Lots de 100.000 30 1.000 7 10.000 900 100

à tout souscripteur du Nouveau Dictionnaire Encyclopédique, à titre purement gratuit: UN BON A LOTS DE 20 FRANCS de l'EXPOSITION UNIVERSELLE de 1900. Conférant au Souscripteur: 1° le droit à tous les tirages qui sont faits sous les auspices et par les soins du Crédit Foncier de France, tous les deux mois, soit 6 tirages par an, représentant: 1 Lot de 500.000 fr. 12 Lots de 5.000 fr. 5 Lots de 100.000 30 1.000 7 10.000 900 100

BULLETIN DE SOUSCRIPTION Nom et prénom Qualité ou profession Domicile à déclarer à l'usage de l'exempl. Trousset, au prix de 150 fr. environ ou 180 fr. relié (qui me sera expédié complet (7 volumes) en même temps que les 3 premières Primes Gratuites. (1) Supprimer le chiffre, suivant qu'on désire broché ou relié. Je prends l'engagement de me conformer aux conditions du paiement échelonné pendant deux ans. SIGNATURE LISIBLE

5° PRIME: Service de Cui'lers à Café en métal argenté, de la Maison CHRISTOFLE & Co. Cette prime particulièrement destinée à nos aimables lectrices, ou aux épouses ou filles de nos souscripteurs, se compose d'un riche écriin, très élégant, dont le dessus est en couleur émeraude et l'intérieur en satin chiffonné. Il renferme douze cui'llers à café en métal argenté de 1er choix, et sortant de la première maison d'orfèvrerie de France: CHRISTOFLE & Co. D'une forme absolument élégante, appétée coquette, ce modèle qui n'est pas dans le commerce et qui est fabriqué spécialement pour notre usage, est un article supérieur, d'une qualité inaltérable et d'une incontestable valeur. La solidité, la résistance et l'argenterie et l'usage en sont absolument garantis par nous et la maison Christofle. Nous le répétons, cet article n'est pas dans le commerce courant de l'orfèvrerie, il représente une valeur d'environ QUARANTE FRANCS. Réduction Cui'llers en métal argenté, 1er choix garantis, modèle COQUELLE, de la Maison Christofle & Co. SOUSCRIRE DE SUITE pour prendre part au TIRAGE du 25 DÉCEMBRE PROCHAIN Comprenant UN GROS LOT de 100.000 FRANCS

LA PATE EPILATOIRE DUSSER détruit radicalement les poils disgracieux sur le visage des Dames (barbe, moustache, etc.), sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties - 50 - NS DUSSES - (Pour le menton, 20 fr., 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr., 20 fr.) - Pour les bras, employer le PILIVORE (20 et 10). DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

La Semaine Comique, par HENRIOT.



— Et puis, voyez-vous, nous autres huissiers qui avons l'habitude de la chaîne, nous sommes les seuls qui saurions porter avec chic le collier de la Toison d'or. — L'impôt sur le revenu étant basé sur les signes extérieurs de la richesse, quantité de riches vont adopter les signes extérieurs de la pauvreté. — Ma noblesse remonte très haut... — Au déluge? — C'est ça... je me disais toujours : Cette sacrée baronne, ses aïeux devaient être dans l'arche de Noé. — De quoi que t'as tant bu, de l'alcool? — Non... du vin... on a dégrèvé les boissons hygiéniques, c'est pour qu'on en boive... pas vrai? — Ah! vous savez, ça commence à devenir ennuyeux... je ne peux plus ouvrir une soupère sans y trouver un Anglais dedans!

La Mode

La température relativement clémente dont nous avons joui jusqu'ici a retardé sensiblement l'apparition des modes d'hiver. Néanmoins, comme les caprices féminins ont, de droit, le pas sur les caprices de la nature, et que, d'ailleurs, cette température exceptionnelle va faire place, à bref délai, aux rigueurs coutumières de l'hiver, couturiers et modistes se sont hâtées de regagner le temps perdu. Mes dernières chroniques ayant été plus spécialement consacrées aux costumes, je voudrais dire quelques mots aujourd'hui des nouveaux chapeaux de la saison. Le chapeau marquis n'aura eu qu'une vogue éphémère. C'était cependant une création élégante et gracieuse, infiniment plus seyante que nombre de formes que l'on cherche actuellement à imposer. Mais, comme beaucoup de choses ici-bas, le chapeau marquis meurt de son succès même : il a été adopté un peu trop rapidement; les maisons de confections l'ont produit presque aussitôt à très bon compte et les élégantes n'ont pas tardé à abandonner une forme trop vulgarisée. J'ai vu cependant, cette semaine, quelques ravissants modèles rehaussés de zibeline et de piquets de chrysanthème qui sortent tout à fait de l'ordinaire. On fait également des chapeaux tout en plumes. L'effet n'est pas toujours heureux; cependant les modistes de bon goût savent



NOUVEAUTÉ D'HIVER COLLET EN DRAP BLEU MARIN, A TROIS RANGS.

quelquefois tirer parti de cette innovation de la façon la plus agréable. On utilise particulièrement dans ce but des plumes de nos oiseaux indigènes : hérons, faisans, etc., qu'il faut relever leur note parfois un peu grise, par les chaudes couleurs des oiseaux des tropiques. Les plumes d'aigle sont en ce moment particulièrement recherchées. Les plumes de grèbe qui eurent tant de succès, il y a quelque dix ans, et que l'on avait depuis un peu abandonnées, semblent aussi retrouver leur vogue d'antan. La teinte rouge est surtout très portée. D'ailleurs, d'une façon générale, on va utiliser toutes espèces de plumes. Qu'il s'agisse de toquets de velours, de canotiers, de feutres de toutes espèces, on retrouvera des plumes, des ailes transformant même certaines coiffures en cartes d'échantillons ornithologiques. Je ne puis donner ici, on le comprendra, que des indications un peu sommaires: le choix d'un chapeau ne doit pas toujours être déterminé par les exigences un peu étroites de la mode du moment. Il faut au contraire faire un choix judicieux entre les indications différentes : une sé-

lection intelligente et raisonnée arrivera seule à embellir les plus jolies têtes, à leur donner le maximum de grâce et de charme. Un mot maintenant sur les tissus à la mode. On fait de très beaux costumes avec les tissus laine et soie : ils sont à la fois brillants et solides et présentent cet immense avantage de pouvoir être facilement modernisés. Ils sont susceptibles, par conséquent, d'être utilisés plusieurs saisons: ce qui n'est pas un mince avantage aux yeux des personnes économes. Le drap-cuir a fait son temps : on recherche surtout aujourd'hui le drap dit *peau de gant*, fin, souple et brillant à la fois. Les tons neutres sont particulièrement recherchés pour les costumes. Cependant, dans les grands collets tels que celui à trois rangs que représente la gravure ci-dessus, on utilise fréquemment des nuances plus franches. YVONNE.

La Crème Simon dont la renommée est universelle est à la fois la plus efficace et le meilleur marché de toutes les crèmes.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Encore une semaine qui n'aura pas été très brillante au point de vue financier. Il y a bien une légère avance sur nos rentes, mais le mouvement de reprise n'a pas été aussi accentué qu'on était en droit de l'espérer. Quoi qu'il en soit, le 3 0/0 a clôturé à 101 88 à terme et 101 85 au comptant. Le 3 1/2 n'a que fort peu varié et cote 101 40. L'amortissable regagne péniblement le cours de 101. Il faut reconnaître, pour expliquer cette faiblesse relative, que la spéculation ne partage pas entièrement l'optimisme du monde politique sur la situation actuelle. On considère généralement à la Bourse que, si les complications internationales semblent provisoirement moins à redouter, toutes les causes de conflit n'ont pas entièrement disparu. Dans ces conditions, la réserve du monde financier s'explique d'elle-même. D'autre part, la cherté de l'argent est toujours excessive, et ce fait, à défaut de tout autre chose, domine la situation. Les velléités de hausse qui se seraient manifestées ont été arrêtées simultanément par le fait de l'élévation du taux de l'escompte dans les grands établissements financiers européens. Des que cette mesure de défense sera rapportée, on aura certainement à enregistrer un relèvement appréciable des cours. D'une façon générale, les fonds étrangers ont été assez fermes, mais sans grand mouvement d'affaires. L'Extérieure espagnole s'inscrit en légère avance à 42 20. L'affaire des Philippines est, paraît-il, en bonne voie d'arrangement. Les fonds autrichiens, brésiliens et portugais restent sensiblement aux mêmes cours. Légère hausse sur les différentes séries des emprunts russes : les 3 0/0 1891 et 1896 à 95 francs, le 3 1/2 0/0 à 100 90. Le Turc série D est stationnaire à 22 50, la série C avance de 30 centimes à 26 25. La rente italienne qui va détacher un coupon s'inscrit à 92 60, en amélioration marquée. L'état précaire des finances italiennes ne justifie guère un cours aussi élevé, mais la spéculation est restée, semble-t-il, sous l'impression des vues optimistes et des assurances pacifiques prodiguées dans le discours de la Couronne. Les actions des différentes Sociétés de crédit n'ont que très peu varié. C'est ainsi que l'on a coté le Foncier à 726, la Banque de Paris 937, le Lyonnais 849, le Comptoir d'Escompte 580. Les valeurs du canal de Suez sont fermes. La plus-value des recettes depuis le 1er janvier atteint à l'heure actuelle près de 12 millions. L'action s'inscrit à 3645. Les valeurs de l'épargne se tiennent à des cours assez élevés. Les obligations de la Ville de Paris et du Crédit Foncier en particulier restent fermes. L'opération de la conversion des obligations 1886 en nouveaux types 1890, se poursuit dans des conditions normales : à l'heure actuelle il ne reste plus qu'une quantité relativement peu élevée de titres à convertir. Il est très probable que, d'ici le 15 décembre, dernier délai pour l'échéance de l'opération, tous les porteurs auront adhéré à l'emprunt de remplacement. Le marché des mines est resté relativement lourd et inactif. C'est ainsi que le Rio Tinto fléchit quelque peu à 764. La De Beers et les valeurs sud-

africaines sont sans changement appréciable. Du reste, les marchés du continent, aussi bien que le marché de Londres se tiennent à l'égard de ses valeurs sur une expectative prudente. On peut s'attendre néanmoins à une reprise prochaine sur ces valeurs : les rendements de la première quinzaine de novembre, publiés à ce jour, accusent en effet une plus-value importante. Mais il ne faut pas perdre de vue que, pendant longtemps encore, ces titres resteront avant tout des prétextes à spéculation.

LE MÉDECIN DE LA MAISON

Syncope. — La syncope est appelée vulgairement *évanouissement* et quelquefois *lipothymie* par les médecins. Nous ne décrirons pas cet état, que tout le monde connaît et qui est caractérisé par la perte de connaissance. Toutes les fonctions s'anéantissent, le cœur cesse de battre. Si cet état se prolongeait, il amènerait rapidement la mort.

La syncope peut arriver brusquement ou s'annoncer par des défaillances, des sueurs froides, de la pâleur et un malaise inexprimable.

Une fois la perte de connaissance complète, qu'elle soit survenue brusquement ou peu à peu il faut faire revenir la personne à elle. On couche le malade tête basse et les bras élevés : on le débarrasse des vêtements qui pourraient gêner la respiration et on lui frappe légèrement la figure et les tempes avec un linge mouillé d'eau froide pure ou vinaigrée. Sous les narines, on place de l'éther, de l'ammoniaque, de l'eau de Cologne ou du vinaigre fort. Si ces moyens ne suffisent pas, il faudra faire d'énergiques frictions sur tout le corps avec des linges de laine chauffés ou avec un liquide irritant, comme le liniment à l'ammoniaque ou à la térébenthine. Au besoin, on doit pratiquer la respiration artificielle, et, si la syncope se prolonge, faire de larges applications de sinapismes à même les cuisses.

Lorsque le malade aura repris connaissance, on lui donnera à boire un peu de rhum, d'eau-de-vie, d'eau de mélisse ou d'une autre liqueur forte pure ou étendue d'eau. L'éther et les autres stimulants donnent de bons résultats.

Une injection sous-cutanée de quelques gouttes d'éther avec une seringue de Pravaz doit toujours être tentée dans les cas où les autres moyens ont échoué.

PAPIER FAYARDET-BLAYN GUÉRIT L'IRRITATION DE POITRINE, DOULEURS RHUMES RHUMATISMES, LUMBAGOS, BLESSURES, PLAIES Topique exécuté contre COUS, CEILS de PERDRIX. - 1 fr. t. Pharmacies

BONS MOTS ET ANECDOTES

— Dublavin! — Monsieur? — Mon parapluie n'est pas encore recouvert? — Je vais voir chez l'homme d'affaires. — Vous avez porté mon parapluie à recouvrir chez l'homme d'affaires? — Dame! monsieur, j'ai lu sur son prospectus qu'il se chargeait des recouvrements de toute espèce.

Quelqu'un disait l'autre jour à une bonne femme de la campagne qui venait d'enterrer son homme :

— Comment! votre mari est mort sans secours? Il n'y avait pas là un médecin? — Ma foi non, monsieur, chez nous, nous mourons nous-mêmes!

Mme Dublavin a offert à son époux, pour sa fête, un superbe jonc à pomme d'agate. Quelques jours après, Dublavin rentre sans pomme à sa canne :

— Je l'ai fait raccourcir, explique-t-il. — Mais pourquoi ne l'as-tu pas fait couper par le bas. — Es-tu bête! C'est par le haut qu'elle était trop longue.

Réflexion d'un bohème décadent : « J'ai remarqué que, quand les coudes de ma veste baillent, mes bottes se mettent à rire et mon chapeau en devient rouge. »

Voulez-Vous RIRE??? Demand. tous à DONADEI, 72, Rue N.-D. de Nazareth, Paris, son catal. ill. de farces, attrapes, surp., diabol., cartes, lettres comiq., jeux de société, phys. amus., trucs inéd., chansons, monol., instrumts de musique, pièces de théâtre, art-utiles. Envoi gratis.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Conserves de choux rouges au vinaigre.

Dans le nord de la France, ainsi qu'en Belgique, il est d'usage de préparer des conserves de choux rouges qui sont un condiment et remplacent parfois les cornichons pour exciter l'appétit. A cet effet, on prend une tête de chou on la dépouille de ses premières feuilles et on la coupe la plus finement possible, comme s'il s'agissait de faire la choucroute, et après cela, on l'étend à pleines poignées dans un grand plat et on saupoudre avec du sel blanc.

Au bout de vingt-quatre heures, on verse le jus de chou qui se trouve au fond du plat, on presse légèrement avec la main le chou découpé, afin de le débarrasser encore d'une partie de son jus, et enfin on le place dans un pot avec du poivre en grains et du bon vinaigre, jusqu'à ce qu'il en soit recouvert. Au fur et à mesure des besoins, on retire le chou de ce vinaigre, on le presse un peu et on le sert sur la table. Il va sans dire qu'il convient d'attendre huit ou quinze jours avant d'utiliser cette conserve.

Quelques plats pour la Semaine

| En gras. | En maigre. |
|------------------------------|----------------------------|
| Potage aux pommes de terre. | Soupe aux choux. |
| Saumon sauce mousseline. | Bœuf bouilli sauce Robert. |
| Carotte rôtie. | Pintade rôtie. |
| Champignons à la bordelaise. | Haricots rouges au lard. |
| Gelée au marasquin. | Salade d'oranges. |

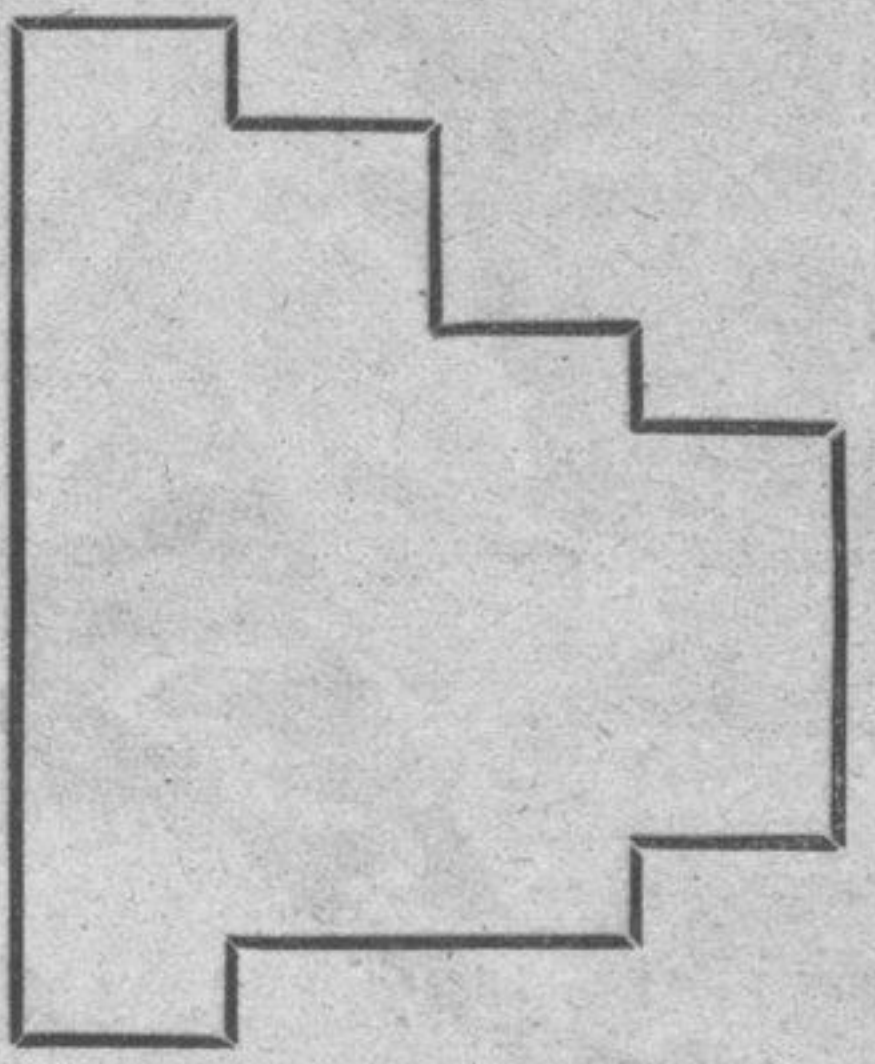
Saumon sauce mousseline. — Cuisez des tranches de saumon dans un court-bouillon, dressez-les sur une serviette en les entourant d'un côté avec du persil et de l'autre avec des pommes nature. Servez à part une sauce mousseline.

Sauce mousseline. — Mettez dans une casserole huit jaunes d'œufs, un bon beurre d'anchois, dans lequel vous aurez délayé une cuillerée à café de Liebig, un bon assaisonnement, un verre de vin blanc et 250 grammes de beurre. Travaillez vivement sur le feu. Quand la sauce sera cuite, ajoutez-lui un quart de litre de crème double. Servez séparément.

Distractions et Jeux d'Esprit

Dominos

Avec les 28 dominos, construire une figure semblable au dessin ci-dessous en formant des carrés de blancs, 1, 2, 3, 4, 5 et 6; les doubles se trouvant autour de la figure.



Question

Citer quatre vers d'un auteur classique dans lesquels le même mot est répété douze fois.

Solution de l'Enigme

IRÉNÉE
RENÉE
ÉNÉE

Solutions justes :

Pèle-mêle. — Marthe Moul et l'oncle Fanfan. — Ex-chacal du 1^{er} et futur biffin. — Fer. — Héroult. — Daphin Clément à Jeanneyrias. — Frédéric et Marie Viandon. — Pauline Allaire. — L'orme du mail. — Bézuquet. — Y. Z à Colombières. — Ellen Hélène à Colombiers. — Comarrias. — Un Nemrod à Audeuge Du Puy le gas rond nez. — Gars bai le Bazadais. — Prude anse. — Sus ane. Grosse Hortense.



Terrible lutte contre un taureau furieux.